

Lequignon

3. Histoire de Marie

Lignes (suite)



CAHIER

de _____

APPARTENANT

à _____

may, enfone
vachur

pour ces trois jours là étaient toujours
 convoqués tous les curés voisins, pour aider
 à confesser et à faire toutes les instructions
 préparatoires; et là chacun avait son
 rôle comme au théâtre. Un était chargé
 d'expliquer le catholicisme, un autre de chanter,
 un autre à faire les sermons et puis un
 explicateur. Des tableaux effrayables ou
 l'on voyait les damnés en enfer enfonchés
 et enbrochés par les diables noirs à cornes de
 vaches ou longues queues; et d'autres tableaux
 où ces diables étaient représentés sous forme
 de cochons, de crapauds, de serpents d'au-
 tre manière tournant autour du cœur d'un
 individu et cherchant ou permettant pour en
 chasser le bon ange qui se trouvait à
 côté un autre où les diables ont enfin
 emporté ce cœur tandis que le bon ange
 s'enfuyait en pleurant. Et ce curé nous
 expliquait tout ça avec une baguette
 en tapant sur ces tableaux comme font
 les saltimbanques devant leur baraque.
 Et on entendait alors des pleurs, des
 et des gémissements comme le ~~poivre~~.

petits ouïteurs effrayés tandis que l'explication gauloise s'organise et se bon vent rions en sourd.

Je l'ai déjà dit, grâce à cet accident dont un simple petit insecte en fut cause ma tête et ma cervelle avaient été complètement déformés, et par cela j'avais acquis une telle faculté de compréhension que toutes choses vues et entendues me restaient gravées dans les cellules mnémoniques de cette cervelle détraquée, choses que je cherchais ensuite à expliquer à ma manière. Je commençais déjà à philosopher.

En voyant ce que nous montraient ces tableaux effrayables des Diables et de l'enfer je me demandais comment des pauvres bougres comme moi qui n'ont pas même la vie et durant laquelle ils ont souffert dix fois plus qu'ils n'en ont jouie puissent être condamnés à des tourments éternels pour avoir eu un instant d'orgueil ou d'envie ou de luxure, choses aux-elles nous sommes forcément soumis par la nature. Je voyais de suite qu'il y avait là trop

de contradictions entre ces tourments
éternels et un Dieu qui on nous dirait bon
excellent, magnanime et tout puissant.
C'en soue mad, Karantezus, truezus
de off goloodee.

Il importe je m'étais tiré de cette première
communion avec tous les honneurs de la guerre
j'avais été cité en exemple comme s'avoit
et sagesse, humble et soumis comme il
convenait à mon état de pauvre mendiant.

et comme je savais lire le breton le
curé me fit cadeau d'un petit livre de
messe qui me fit bien plaisir. En effet
jusqu'alors je n'avais lu que dans le petit
et phobol de deux sous de mon constitution
et dans le livre de catéchisme ou il n'y
avait que du breton. Dans ce petit livre
de messe il y avait du breton trouvé
presque mot pour mot de latin en regard.
Je pensais tout de suite que j'allais pouvoir
apprendre le latin puisque j'avais une si
grande facilité d'apprendre toutes choses.
Je ne fus pas long à apprendre tout le latin
qu'il y avait dans le livre, sans règle
assurément

mais le bâton non plus il n'y a aucune
règle pour le parler ni pour l'écrire.
Chaque contaire et même chaque commune
le parle différemment sans que personne s'en
soit qui le parle le plus correctement. Les rares
écrivains qui l'écrivent en font de même
chacun d'écrire et l'orthographe a sa
façon. J'ai entendu cependant des gens
se disant savants soutenir que le bâton
est une vraie langue. Ce serait alors une
drole de mère puisqu'elle na enfant ni
fille ni garçon, aussi drole que la fille
de Joachin qui enfanta sept sans être
mère ou du moins en restant vierge.

Quatrième accident mortel.

Ce fut encore cette année là lorsque nous
eûmes changé de maison qu'il m'arriva
un quatrième accident qui faillit me conduire
dans l'autre monde, j'y étai même resté
plusieurs minutes cette fois. Mais avant
de faire le récit il faut que je raconte un
tout petit conte de notre grand conteur le
tisserand, parce que j'avais trouvé qu'il y
avait eu quelque peu de ressemblance entre

le personnage se le conte à moi au moment
de l'accident.

Il y avait une fois un garçon meunier que
le patron avait envoyé couper une branche
de chêne contre un gros têtard dont on avait
besoin pour l'usage du moulin. Le
garçon monta au haut du têtard,
qu'on appelle en breton pengos, avec
une hachette et se mit en devoir de couper
la branche. Mais pour être mieux à son
il s'assoit à cheval dessus. Ornement
qu'il était ainsi en train d'abattre sa
branche un vieux bonhomme mendiant
vint à passer sous le pengos et voyant
dans quelle position s'était placé le meunier
il lui dit mais malheureusement tu vas tomber
avec ta branche. — Pas d'ange répondit
le meunier en cognant des pieds. Le bonhomme
pasa son chemin en secouant les épaules.
Néanmoins le pauvre meunier dégringola
avec sa branche quand elle fut détachée du
pengos puisqu'il était assis dessus. Heureusement
il n'eut grand mal, et il se hâta de courir
après le bonhomme en lui disant:

je vois bien mon brave homme que
vous êtes Devin. Je suis tombé en effet
comme vous m'avez annoncé.

Oui certainement, repris le mendiant,
je suis Devin, Devinour.

Je le vois bien repris le mendiant.

Dussi je viens vous ^{dans} ^{der} quand je mourrai.
Vous mourrez, dit le mendiant quand
vous aurez lâché, tri bran, hors pte.

Merci dit le garçon j'essaierai d'éviter
le vent, au del, le plus possible.

Mais de retourner au moulin le patron
lui dit qu'il fallait charger le cheval de
trois sacs de farine qu'on attendait dans
une ferme voisine. Le garçon plaça
les deux premiers sacs qu'on mettait
un de chaque côté du cheval attachés l'un
à l'autre par une corde dite corden
ar zam. Mais le troisième il fallait
le jeter au-dessus des deux premiers et
pour le faire le garçon dut faire un grand
effort, agacé d'ailleurs, voilà un bran
porté. plus tard deux maintenant dit-il
il me faut faire l'autre. Il va à la
ferme

ou on attendait la farine. Il décharge
 son cheval avec précaution. Mais en
 détachant les deux sacs de la selle un
 d'eux tombe à terre. pour mettre sur
 les épaules un sac de 65 ou 70 kilos
 en le prenant par terre il faut faire
 trois efforts, le premier pour le soulever
 de terre, le deuxième pour le placer sur
 les genoux en se couchant en dedans et le
 troisième enfin le plus dur de tous en le
 jetant de là sur l'épaule en redressant en
 même temps. Et ce fut encore dans ce
 dernier effort que le malheureux garçon
 lâcha malgré lui un deuxième bram.
 Ah malheur, disait-il en se relevant
 au moulin, je suis perdu, il ne m'est
 resté plus qu'un seul bram à faire et je
 suis mort. N'importe, il monte
 sur son cheval puisqu'il n'y avait rien
 de mieux. Mais pour arriver au moulin
 il voulait sauter à terre et ce fut
 qu'il fit si bien sauter si maladroitement il
 lâcha son troisième et dernier bram.
 C'était fini, il se laissa rouler dans la
 fosse

Quand le potaon vit arriver son
char et sent il pensa qu'il était arrivé
quelque malheur au garçon. Il va
voir sur le chemin et voit le malheureux
dans la fosse ne dormant plus signe
de vie et le soulève, le regarde et l'appelle
hi yam quinte tu parles, tu es blême
Non réponds yam. je suis mort.
Comment insensible. Dit le potaon, tu es
mort alors tu ne parlerais pas comme
tu fais. Si je te disais que je suis
mort, le bonhomme qui a poussé la
motte était au vin; il m'avait très bien
dit que je tomberais de pengos avec
la branchi, et je suis tombé. Mais il me
l'avait dit. Plus après il m'a dit que
je mourais quand j'aurais locki trois
gram, je les ai malheureusement tachés donc
je suis mort. Voilà le conte et
voici de l'histoire. C'était quelques
jours après la saint Michel, quand nous
jeunes installés dans la toute petite maison
auprès de celle de l'homme au chat noir.
J'allais chercher du bois un après
midi

tout seul cette fois. Je me dirigeai au
 hasard sur cette île bien connue que l'on appelle
 stang vianic où il y avait de grands arbres
 de châtaigniers et de têtes de hêtres pengos
 d'ero, titars de chêne, car même près de
 Guidence il était inutile de chercher du
 bois mort ailleurs que dans les gachés et
 les hautes titars dans lesquels tout le monde
 ne pouvait pas monter. Là je trouvai
 un châtaignier dans lequel je voyais
 plusieurs branches mortes. Il y en avait
 plus que ma charge; il était gros et
 avait au moins vingt pieds de haut.
 M'importe, ayant l'habitude de grimper
 sur les arbres j'enfilai ma serpette dans
 la corde et le bois qui me servait
 de ceinture et comme eussent je montai
 jusqu'aux plus hautes branches et
 commençai à abattre les branches
 mortes en descendant. Arrivé à la
 dernière la plus grosse je fis au pen
 saire comme le menuisier; j'en traitai
 fait cependant, car avec l'échelle de ma
 mettre le cheval sur la branche que

Je allais abattre je me mis sur une
saute. Mais celle-ci étant un peu
éloignée de la branche morte j'étais
obligé de me pencher pour taper
dessus. Or en effet j'avais saisi une
petite branchette de la main gauche
pour me soutenir en équilibre. En
ce moment une bonne ^{femme} vint à passer
allant de penance à la Guérence et
me dit à peu près ce que le vieux médecin
avait dit au garçon moine: "po
pauvre te goloa am traon a lese.
pauvre garçon tu vas tomber de là."
J'avais répondu simplement: "O
ma ring keh." puis elle continua son
chemin. Cependant si elle se serait
arrêtée seulement cinq minutes elle
aurait vu sa prophétie se réaliser
en effet voyant ma branche morte
prête à tomber je tapais de plus fort
en plus fort afin de la détacher plus
nettement de l'arbre; pour ça je
m'inclinai pencher un peu plus et avan
çais plus fort sur la petite branche

qui me soutenait et au moment même
 que la branche morte se détachait la pûle
 se casse et nous voilà tous les ~~quatre~~ ^{deux}
 dégringoler, les deux branches, ma serpette
 et moi. Je crois bien que ce fut moi qui
 arrivai le premier à terre. Je ne saurais
 l'affirmer cependant car après mon dernier
 coup de serpette je n'avais plus rien vu ni
 entendu. Cette fois j'étais mort et bien
 mort puisque je ne me sentais plus et
 je ne voyais plus. Je dus rester ainsi en
 l'air pendant un quart d'heure avant de me sentir revivre
 et alors même que je sentais bien que
 je n'étais pas mort je n'osais pas remuer
 je me traînais en plein sur le dos et
 je restai ainsi un bon moment les yeux
 fixés au ciel. Si quelqu'un était venu
 là en ce moment il m'aurait demandé
 ce que je faisais là j'aurais peut-être répondu
 comme le meunier à son poisson. Ce qui
 m'incommodait c'est que j'éprouvais un bien vif
 indisconfort, à peu près comme celui qu'on
 éprouve couché sur l'habac après avoir
 pris un bain. Enfin lorsque je fus

recommence et m'attache à rendre compte de ce qui
était arrivé. Je me lève en soulevant
les bras en tirant les jambes en me
tendant les cotés, rien de cassé ni mal
nulle part. Je me remis à tailler mon bois
et en faire une charge, puis je retourne
là mais comme si rien ne s'était passé.
Ni ma mère ni personne au Guillemet
n'a jamais su ce couplet, lequel cependant
m'aurait envoyé pour un bon quart d'heure
sans l'autre monde.

Enfin pour moi les choses ne changeant
guère malgré mon grand désir de changement
je continuai toujours le métier de menuisier
de fourneaux de bois, et j'allais encore
souvent aider mon père à faire des foyers
de bois quand il avait des commandes
fait et aussi à faire des tréteaux.
J'arrivai ainsi à l'année 1848 et j'avais
près de quatorze ans et je ne paraissais
pas seulement en avoir dix. L'été je restais
petit et chétif. Mes parents disaient toujours
quelque chose de bien j'avais recue en tombant
sur la tête avait été ma croix.

Mais pour moi ce n'était pas encore ma
croissance croître qui me tourmentait le plus,
c'était ma blessure à la temple qui ne
guérissait pas, et tout le monde me
disait qu'elle ne guérirait jamais.

Mon père et mes sœurs avaient
dit à ma mère qu'ils pourraient me guérir
si on voulait, mais le grand tisserand, et
mon père et ma mère étaient de son avis.
Disait toujours qu'il fallait ^{laisser} ça se guérir
tout seul, car si on le guérissait tout à
coup le mal se porterait ailleurs à un
endroit plus dangereux encore sans doute,
et me fallait donc me résigner à garder cette
vilaine plaie pendant toute ma vie.

Cependant la révolution venait d'éclater
tout à coup sans qu'on n'en eût jamais entendu
personne dire un seul mot d'elle avant, et
pourtant aussitôt qu'elle fut connue chez nous
tous les vieux et mon père le premier partirent
avoir vu des signes dans le ciel annonçant
clairement cette révolution. C'est toujours
ainsi de toutes les autres fois qu'un
événement extraordinaire vient à se

produire tous les vieux bœtons
vous assuraient qu'ils avaient vu
des signes prodigieux annonçant ces
événements. Pour les grands événements
politiques, révolution, guerre c'est
dans le ciel qu'ils ont vu ces signes
pour les morts accidentels et suicides.
C'est à l'endroit même ou la mort
a eu lieu qu'ils ont vu ces signes
ou inter-signes. Mais avant d'expliquer
rien parler. Ainsi tous ces vieux
qui disaient avoir vu des signes
annonçant la révolution de 1848
n'en avait jamais dit un mot même
24 heures avant. Maintenant les langues
allaient bon train sur le sujet, et aussi
sur les suites qui pourrait avoir cette
révolution. Il y avait encore des
vieux qui avaient vu l'autre révolution
la grande, la révolution 1789.
et qui se souvenaient du nom de
Robespierre. Le souvenir seul leur
faisait peur autant que les souvenirs
des chouans et des chauffeurs, ann
Domercien,

De ces derniers il y en avait encore trois ou quatre richards dans la commune qui avaient de quoi se souvenir, ils portaient aux jambes et plus haut des marques significatives. Ils avaient eu les jambes gâchées par des étoups résineux et les fesses ratées sur la poêle à crêpes pour les forcer d'avouer ou d'être leur thésor. Ceux-là seuls faisaient peur aux autres. Mais lorsque on apprit que Lavaignac avait arrêté la marche de la révolution trois d'apparence. Et lorsque on apprit que le prince Napoléon était nommé président de la république, oh alors tous les vieux applaudirent. La France était sauvée et la Bretagne avec.

Quelques temps après la révolution nous nous étions mis à passer par chez le maire qui demeurait alors tout près du Guélon. Nous étions une demi-douzaine. Nous nous étions arrêtés à regarder un grand bonhomme en plâtre posé au milieu de l'air à battre avec une grande pipe dans la bouche.

le mair, un gros payzan qui aimait
à rire aux, nous voyant la venir à regard
le bonhomme vint demander si nous
connaissions cette figure là. Non j'oublie
aucun de nous n'avait jamais vu cette figure là.
Comment, dit il, vous êtes tous de quelence
et vous ne connaissez pas saint bœophilippe.
En regardant bien je voyais en effet
que ce bonhomme ressemblait très bien
à un gros homme de quelence qui s'appelle
bœophilippe le gros philippe.

Il ressemblait bien à bœophilippe, n'est ce pas
dit le mair, et il s'appelle philippe
aussi, mais Louis, et était roi de grande
mais il s'en sauait comme un bramer
lez. Les parisiens voulaient bien le tuer
mais ils n'ont pas pu. Oh bien mes
enfants, dit il, voyons si vous savez
plus fort que les parisiens. Vous aller
demander de carloux et vous allez trin
quer avec le premier qui leur cassera sa
pipe avec un soc. On peut penser
comme les carloux pleureront sur
le pauvre bonhomme philippe non seulement

sa pipe mais sa tête et tout le reste de son corps
 furent baisés en moins de cinq minutes
 pendant que le maître se tenait les côtes de
 rire. Voilà comment on orage les
 hommes qui tombent, les sois comme les
 autres. Le maître était cependant un
 faux philippiste grecien et fut lui-même
 qui fit fabriquer cette statue pour orner son
 bureau, et puis il fut le premier à se
 la mettre hors et à la faire mutiler de
 ses la mains de fermeté.

C'est ce jour là que ce maître remarqua
 une blessure qu'il commençait de sentir depuis
 longtemps, me demanda si j'aurais été
 content d'aller à l'hospice ou si j'en serais même
 guéri de cette vilaine blessure.

Mais oui bien sûr, certainement je serais
 content d'y aller. Oh bien dit-il, tu n'as
 qu'à dire à ton père ou à ta mère de venir
 me trouver et tu y seras bientôt.

Quand j'eus dit ça à ma mère elle se fit
 un peu la guérison, et mon grand il entre
 le son secouer la tête. Ils pensaient bien que
 je serais guéri de la tête mais ils se trompèrent.

Je voyais que le mal de transportais ailleurs
après m'avait quelquefois plus d'agréable encore
Mais enfin voyant que j'étais content d'elle
ils m'en ont laissé passer. Et deux jours
après ma mère me conduisit à l'hospice
de Quimper. A l'entrée de cet hospice
il y avait un calvaire. A son pied me
montra un grand Christ dont la main
gauche était fermée sur le loiz; elle me
dit que cette main s'était fermée une nuit
qu'une personne très riche avait envoyé
dans le tourniquet un enfant. Elle me
poussa et me fit s'agenouiller auprès d'elle sur
la marche du calvaire pour réciter un pater
et avec pers me conduisit au bureau
d'entrée. Aussitôt nous fumes séparés
ma mère s'en alla en pleurant et moi
aussi je suivais la femme en pleurant qui
me conduisit dans une grande salle
pleine de monde, les uns dans leurs lits
les autres assis à côté. Tous me regardaient
comme une curiosité nouvelle. Car dans ce
lieu de douleur et d'ennui un nouvel air
se répandait au moment. On me montra

mon lit, le seul vide qu'il y avait dans la salle
 et dont le voisin en parlant à son camarade
 me dit que le précédent occupant de ce lit dans
 l'intérieur du jour même. On me donna des effets
 de bas qu'il fallait mettre de suite.
 Le soir voyant bien que je n'étais pas malade
 de rien me donna un peu de soupe le soir,
 avec les autres. Le lendemain matin quand
 le médecin vint et quand il vit ma tête
 il ordonna de me couper les cheveux et
 d'enlever cette espèce de plaque formée par
 le pus qui couvrait la blessure. Cela fait
 le médecin revint et après avoir sondé
 et palpé la blessure il prit une espèce
 de crochon à bout blanc et commença
 à piquer tout le pourtour de la plaie
 il me semblait que c'était un fer rouge
 qui me piquait. Après son départ
 je demandais à mon voisin ce que c'était
 que ce crochon; il me dit que c'était
 une pierre de l'enfer, sur mon cuir
 comme l'enfer et pour ça qu'elle brûlait
 ça me brûlait en effet; cependant
 je n'avais rien dit; car alors comme

Durant toute ma vie, j'étais dur à la souffrance. j'ai souvent pleuré en voyant souffrir les autres mais pour mes propres souffrances jamais. Le Dieu des souffrances cependant si l'y en a un soit que j'en ai eu ma part. En allant à l'hospice j'avais deux idées en tête. 1^{re} idée l'idée qu'on me guerirait cette horrible et empyre blessure puis l'idée que je pourrais peut être apprendre un peu de français. Mais pour celui je fus déçu du premier coup, car il n'y avait là que des bretons, des paysans comme moi, des pêcheurs de la côte et des ouvriers. Les derniers savaient bien un peu le français, mais il ne parlaient presque jamais.

En revanche on pouvait apprendre des contes et des légendes bretonnes. On entendait que cela. En ce temps là les paysans, les ouvriers, les pêcheurs n'ayant aucune instruction ne pouvaient parler que de ces choses là les seules qui faisaient les frais des conversations, des causeries.

en tous lieux quand quelques personnes
 se trouvaient réunies et qui n'avaient pas
 autre chose à faire. Mais pour moi
 qui connaissais déjà par mon père, ma
 mère et surtout par le grand tisserand tous
 ces contes et légendes je n'appais qu'une
 chose là, à l'hopital; j'appais que les légendes
 des revenants, des lutins, des couriquets, des
 fées des bois et des eaux, des lavandières de
 nuit, des crues de nuit, de la naissance des
 enfants, de la mort et des conjurations
 étaient les mêmes partout ou moins dans
 le finistère; car il y avait là des individus
 de toutes les parties du département. Il y
 en avait des pêcheurs de tous les points de la
 côte, des ouvriers blessés des mines et des carrières
 de poulaoen, des pilloiers des montagnes
 d'arez et des vieux miséreux un peu de
 partout. Il y en avait quelques vieux qui
 avaient servi le grand Napoléon et s'ils
 ne connaissaient pas l'histoire de ce destructeur
 de peuple, de rois et d'empires, en revanche
 ils connaissaient toutes les légendes qui
 couraient sur lui en Bretagne à cette époque

legendes qui prenaient d'autant plus
d'interet alors qu'on ne parlait partout
que de son Neveu qui allait peut etre
faire comme lui. Il fallait entendre
les vieux raconter les choses extraordinaires
surmontures qu'ils affermaient avoir vu.
Maints fois ils avaient vu l'homme au
petit chapeau traverser les airs avec son
cheval blanc pour aller voir la position
de l'ennemi. Il l'avaient vu jeter un
jeu de cartes dans l'air et aussitot une
armée imaginaire se formait en presence
de l'ennemi sur laquelle celui-ci epuisait
en pure perte toutes ses munitions.

Il etait parti en Egypte a l'insu de
tout le monde en attendant a lui par
magie une armee et une escadre.

Et la bas en Egypte quand les soldats
etaient decourages par la fatigue, le chaud
et la soif ou bout de son epee il leur
montrait de belles villes et de grands lacs
deux l'empereur qui n'existaient pas
mais qui encourageait les soldats. Il
etait revenue en France et la en se souvenant

invisible, lui et le bateau sur lequel il était.
 Mais là les vieux se disputaient durement.
 Les uns soutenaient qu'il avait traversé
 toute l'escadre anglaise comme la paille
 en écartant leurs navires pour s'ouvrir
 un passage, mais sans que les anglais ne
 vissent rien. Les autres soutenaient qu'il
 avait passé par dessus les anglais, et
 traversé l'air et descendu sur la eau
 que lorsqu'il fut loin d'eux.

Mais parmi toutes ces légendes que ces vieux
 racontaient celle de Moskou me paraissait
 la plus curieuse de toutes. Ils racontaient que
 là pendant un grand incendie qui devora
 la ville entière avec ses habitants, on avait
 vu l'homme au petit chapeau lutter dans
 les airs contre un ange au-dessus de la ville
 même et que l'ange finit par précipiter
 son adversaire dans les flammes. Là, c'était
 le signe des malheurs qui lui arriveraient
 à la suite. Et la cause de tous ces malheurs
 venait de ce que l'empereur avait renvoyé
 sa femme pour prendre une autre. Le bon
 vieux s'était fâché de cela et avait envoyé

un ange pour le terrasser puisque les hommes
ne pouvaient le faire.

Mais au sujet de Moskou il s'élève aussi
des discussions ou des disputes qui durent
plus longtemps que les récits légendaires.
J'ai dit qu'on ne portait guère que du
bretton dans ces hospices. Si, quand ces vieux
commencent à se disputer, alors ils passent
en français, se rappelant sans doute le dictionnaire
ou le thésaurus du temps qui était encore
plus corse que celui de Ronsard. J'écoutais
ces disputes en français cherchant à saisir
quelques mots. La dispute commençait
par quelque mot breton en se disant les
uns aux autres qu'ils n'avaient jamais parlé
à Moskou, qu'ils ne savaient même pas ce
qu'était. Non, répondait, une autre existe
qui a été pour moi peut-être. Puis après
commençais le dictionnaire de ce beau dictionnaire
sobolevski que j'ai eu le bonheur d'écouter
plus tard pendant quatorze ans, composé
de nombreux mots que ne figurent pas
dans nos grands dictionnaires français ou
s'ils y sont on ne leur a pas donné

toutes les significations qu'ils ont chez le
 peuple. Mais quand il s'agissait de légendes
 du pays ils ne s'élevaient jamais de chicane.
 Ces légendes ou plutôt des histoires, car c'était
 de véritables, des faits que chacun d'eux
 racontait et que personne n'aurait voulu
 contester. Tout le monde alors avait vu
 des revenants, des âmes en peine dans quelque
 mariage, dans un coin quelconque d'une vieille
 maison, dans un étang creux ou dans une
 lande; tout le monde avait vu des fées, des
 lavanduses de nuit, des crues de nuit, des courroux
 et chacun disait avoir eu à se débattre avec
 eux, le même nous le verrons en temps et lieu.
 Mais je le répète, je n'appais là en fait de contes
 et légendes, rites et autres bestomeries que je
 ne savais déjà.

Je ne menageais pas trop à l'hospice,
 n'étant pas malade de cœur je pouvais
 courir partout dans les salles et dans la cour
 l'infirmier m'employait souvent à l'aider
 dans ses travaux de la salle; à cirer à peindre
 à astiquer et me donnait des morceaux de
 pain et de viande pour ma peine, car

L'ordonnance des sœurs était bien maigre.
Le médecin continuait à piquer toutes les
jours avec son crayon infernal ma blessure
en se rapprochant toujours du centre. Au bout
de trois semaines environ elle fut toute buee
et la suppuration complètement arrêtée.
Qui mais elle n'était pas guérie, car un
jour après j'en souffrais plus que je n'avais
jamais souffert et une grande bourse vint
remplir la cavité de ma tempe. Pour le
coup je pensais que j'en guérissais jamais
de cette horrible blessure. Cependant le
médecin n'avait pas l'air de trouver cela si
désespéré que moi. On me mit de l'onguent
dessus et on me banda la tête comme
avait fait le tisserand lors du grand coup.
Je souffrais horriblement pendant trois jours
et trois nuits, et puis tout à coup la bourse
creva et il en sortit environ une demi-litre
de pus jaunâtre. Je pensais que c'était
toute ma cervelle qui s'en allait. Le médecin
me dit alors que c'était fini maintenant
que je n'avais plus rien à craindre de ce
malin. Cela me fit bien plaisir.

j'en avais assez enduré de maux depuis
 cinq ans enragés et en sarcasmes plus encore
 que de douleurs physiques. Cependant une
 lèze cicatrice restait à ma tempe et la
 fracture de l'os du crâne ne s'est jamais bien
 guérie. Et j'ai pensé que c'est grâce à cette
 ouverture que j'ai eu toute ma vie une
 faculté extraordinaire de Comprehension,
 d'impression, et même de conceptions.
 Mais cette faculté accidentelle m'a privé
 de l'instinct primordial que la nature a
 donné à tous les êtres même aux êtres en
 apparence inanimés, l'instinct de la conservation
 c'est à dire de ne songer qu'à soi, comme
 disent les bretons: pap hini evint han e
 c'hanan e doue vit ann oll, chacun
 pour soi et Dieu pour tous. Cette maxime
 si simple et si naturelle quoique peu philan-
 thropique, je ne l'ai jamais connue ni pratiquée
 et la encore comme partout ailleurs je
 me suis trouvée en contradiction avec mes
 compatriotes. La cellule de ma cervelle,
 la directrice de cet instinct naturel avait
 été ébranlée dans ce terrible coup sur
 le crâne.

On me garda encore quinze jours à l'hospice après la guérison et je ne pleurnier pas trop de cette grâce à l'infirmier puis à la soeur de la salle qui me hâterai de l'occupation, puis je fus remis en liberté. Mais hélas que faire de ma liberté, rien autre chose que se reprendre la besace, de faire comme avant mes trois semaines par semaine les autres jours à chercher du bois, ou à aider mon père quand il travaillait au marché.

On ne me disait encore rien pour me voir mendier à l'âge de quatorze, car j'étais toujours si petit, si faible qu'on ne m'aurait pas donné dix, mais j'entendais souvent dire aux autres plus grands et plus forts que moi qu'il était temps qu'ils allaient gagner leur pain. Ils se vantaient qu'ils ne demandaient pas mieux, mais qu'ils ne trouvaient personne pour les employer. Et cela était bien vrai. Comment des gamins auraient-ils trouvé à s'employer quelque part lorsque des hommes des plus forts n'en trouvaient pas toujours.

Les cultivateurs faisaient faire leurs travaux par des journaliers au marché ou par grandes journées. Il ne prenaient de domestiques que juste assez pour conduire un attelage. Les journaliers comme mon père étaient nombreux à la campagne. Autour de chaque ferme il y avait toujours deux ou trois penty qu'on louait à celui qui le propriétaire trouvait sous la main quand il en avait besoin. On avait l'habitude aux machines agricoles perfectionnées les cultivateurs n'ayant plus besoin de journaliers ils ont transformés leurs penty en étables et refoulés les journaliers dans la ville. Ils n'en ont plus besoin de tout, et leurs enfants étaient plus gênés encore.

Il y a des socialistes économes qui ont l'air de se plaindre que les campagnes se dépeuplent au détriment de l'agriculture et nos cultivateurs, qui savent aussi s'y connaître un peu, cherchent à réduire encore cette population le plus possible et cela dans l'intérêt de l'agriculture et ils ont raison; le même cultivateur pourra cultiver quatre ou cinq fermes comme celle que nous avons ici sans plus de frais
général

de main d'œuvre que ces cultes ont une seule
tout en doublant et triplant leur production
avec de grands bénéfices pour lui et pour tout
le monde; tandis qu'aujourd'hui ces petites fermes
ou petites propriétés sont cultivées souvent avec
perte pour ceux qui les cultivent et cela sans
profits pour personne sinon quelques fois
pour certains usuriers.

Enfin en dépit de ce que disent certains
économistes de la dépopulation des campagnes
les cultivateurs d'ici sont bien contents
d'avoir supprimé leurs pen-ty et d'avoir
obligé ainsi tous les journaliers, les mineurs
et les mendiants de se réfugier en villes.
Maintenant il ne resteraient que les propriétés
de la ville et de la municipalité ^{pour} faire
comme les ruraux, et alors il n'y aurait
plus rien ni de miséreux ni de
mendiants. Voilà un moyen facile et
très pratique pour supprimer le vagabondage,
le baccommage et la mendicité dont on se
plaint tant. Les vachons, les baccommes
les mendiants sont des parasites de l'agriculture
très désagréables et très nuisibles à la société.

comme les faucon aux colonies d'abeilles.
 Et bien quand les abeilles veulent supprimer
 ses gros parasites qui les nuisent elles leur
 refendent simplement le domicile et 24 heures
 après la question sociale est résolue; plus d'être
 nuisibles ni inutiles dans la société.
 Que les riches de la ville et la municipalité
 fassent comme ces insectes ainsi que les paysans
 l'on déjà fait et la plus difficile de toutes
 les questions sociales humaines sera ainsi
 résolue. Il y en a qui reste ici en ville plus
 propriétaires qui travaillent dans ce but
 et aussi la municipalité, détruisant toutes
 les petites et vieilles maisons et ne bâtissant
 plus que de grandes maisons et des hôtels
 dans lesquels les vagabonds, les miséreux ni
 les mendiants ne seront certainement pas
 admis. Il ne reste plus que quelques
 petites ^{rues} et ruelles ou les bacciniers, les miséreux
 et les mendiants s'entassent comme des lapins,
 quand ces rues et ruelles auront été démolies
 et les masures qu'elles renferment remplacées
 par de belles maisons bourgeois on verra
 la fin du paupérisme à Quimper. Chassés

de la ville repoussés de la Campagne il
faudrait que les pauvres qu'on voit paraître
comme les pelons chassés de l'écurie. Et ces
propriétaires et les évêques auront plus loisir
pour la société en la débarrassant d'un
plus terrible fléau que les philanthropes
dont le but est d'entretenir et d'encourager
le paupérisme et la mendicité. Ne voudrais
il pas mieux supprimer d'un seul coup
toutes ces misères sociales que de les entretenir
perpetuellement avec d'hypocrites et mensongères
questions d'humanité et de philanthropie.
Ici je plaide pour moi même, ce contre
moi même si bon veut, car dans la suppression
des pauvres je serais sans doute un des
premiers à passer. Cela ne me ferait aucune
peine. Et quoi bon être dans un monde
où on n'a aucune place ni au soleil ni
à table. Si un cultivateur s'occupait
à entretenir chez lui des animaux dont
il n'aurait ni nourriture à leur donner ni
place pour les loger on le forcerait à les
abattre ou à s'en débarrasser d'une façon quel
conque, car il est défendu de faire souffrir
les animaux.

Sur cette façon de supprimer le paupérisme
on peut considérer les Américains du Nord
comme étant encore les plus avancés.

À l'égard des indiens qui ne voulaient pas
se civiliser ni travailler ils ont agi comme
ont fait nos riches paysans au l'égard des
journaliers illettrés. Et les pauvres indiens
dépossédés de tout ont été pourvus complètement,
et maintenant ils agissent de même à l'égard
des émigrants de toutes provenances; ils ne
reçoivent que les riches, sains de corps et d'esprit
les autres sont impotents et deviennent une charge.

Que toutes les puissances en fassent autant
et bientôt la terre sera débarrassée du paupérisme
et de tous les fléaux qu'il engendre.

Si quelques malheureux venaient à lire
ceci ils me traiteraient assurément de fou
ou de misérable misanthrope, d'antihumain.
De la folie, nous avons un peu tous; d'après
les physiologistes modernes, mais pour être
misanthrope et antihumain je ne le suis pas,
j'ai trop pleuré et je pleure toujours sur les
misères de l'humanité et je voudrais de
tout mon cœur les voir finir, au moins.

Dans la mesure où l'homme peut les attendre
vous vous dites bien mes pauvres amis,
presque je vous entends tous les jours, que
vous êtes des créatures de Dieu comme
les rois et comme ceux vous avez le
droit à l'existence. Oui, d'après les lois
naturelles vous avez autant de droit à
l'existence que les rois et les princes. Le
petit jouir de l'existence, du soleil et
de la liberté autant que l'aigle. Mais
à vous petits êtres humains, les lois
conventionnelles des gens vous refusent
formellement le droit à l'existence, que vous
soyez créatures de Dieu ou enfants de la
nature. On vous a toléré jusqu'à présent
par habitude et par charité, mais le temps
approche, il est même arrivé où on ne tolère
plus les êtres inutiles et nuisibles soit
bipèdes ou quadrupèdes. Voyez dans
les divers codes français, si j'ai vu bien
de cent ans cependant, s'il y a une place
pour vous sous le soleil en ce pays.
Non. Il n'est question de vous dans
aucun de ces codes que dans celui qui punit

et c'est pour vous dire que vous n'avez le
droit de toucher rien qui ne vous appartienne
pas, et comme vous n'avez rien qui vous
appartienne c'est vous-même qui le faites
disparaître et aller dans un autre royaume,
dans celui de Jésus par exemple, que celui-ci
crée spécialement pour les pauvres et où
quel les riches sont complètement exclus,
car: « Il est plus aisé qu'un chameau passe
par le trou d'une aiguille, qu'il ne le soit à
un riche d'entrer dans le royaume de Dieu »
Ces riches n'en sont pas fâchés du reste.
Comment pourraient-ils vivre une éternité
avec des gueux, des mendicants et des pauvres
puisque, ne peuvent pas les supporter de
proches devant leur yeux ici bas.

Dans le paragraphe VII des lois organiques
de la République il est fort bien dit que tout
citoyen qui n'a pas sa fortune il faut qu'il
s'en crée « par le travail et la prévoyance » pour
avoir l'existence civile et légale.

J'ai travaillé et versé mon sang pendant
quatorze ans sur les champs de bataille, et
batté pendant 25 ans dans les champs de

culture ou j'ai versé beaucoup de sueurs, et
malgré cela je n'ai pas pu conquies cette
existence civile et légale. J'ai commencé à
vivre en parias et je dois mourir en parias.
C'était écrit, comme disent les enfants du
prophète de la Mecque. Ceci dit en passant
je retourne en arabe, à mon premier motif
lequel est consacré dans tous les pays du
comme une institution divine. (En Basse
Bretagne, on dit un charme de légendes bre-
tonnes) les pauvres sont les vrais fénians
du pays. Leur royauté est du droit divin
on les vénère comme "francs parents de
Dieu". On se considère comme tenu de
les héberger. On se donne bien garde
de les maltraiter. Ils vous abordent avec
un paterne et vous quitte avec une benedi-
ction, et vous êtes leur obligés. Je ne sais
pas qui a raconté cela à ce charme de
légendes bretonnes. Sans doute une de ces
femmes qui lui ont raconté tant d'obscures
contradictions qu'il a fait imprimer comme
légendes bretonnes.

Il est certain que moi je considère

alors la mendicite comme étant une
 institution divine, mon père et ma mère
 me le disaient assez souvent, dans le petit
 livre que le recteur m'avait donné lors de
 ma première communion, livre que j'avais
 déjà appris par cœur le latin comme le
 breton, je voyais bien que vous et ses
 compagnons l'avaient fait le métier que
 je faisais, non pas tout à fait comme
 nous le faisions, moi et mon camarade
 habituel, mais à peu près comme les deux
 faiseurs que j'ai cités ~~plus~~ ailleurs. Il
 me restait ~~à~~ ^à me procurer des patenôtres avec port
 lui; il entrait et s'asseyait à table et se
 faisait servir aussi bien chez ses amis
 comme chez ses ennemis. à la table des pharisiens
 des péageurs et des gens de mauvaise vie.
 Cela se voit clairement dans les évangiles
 Notamment dans les chapitres 5, 7, 10
 12. 22. de Luc. Et quand il envoyait ses
 soixante ~~vingt~~ disciples en tournée il
 leur disait: « Allez, ne portez ni bourses,
 ni argent, ni souliers, et ne saluez personne
 en chemin. Et dans quelque maison que

vous entrez de nouveau y, mangeant et
boivant. De même dans quelque ville
que vous entrez si on vous reçoit,
mangez et buvez de ce qu'on vous pro-
tera.

Mais dans quelque ville que vous entrez
si on ne vous reçoit pas, sortez dans
les rues et dites:

Nous secourons contre vous la poussée
de nos pieds. Sachez pourtant que le
régne de Dieu approche. Et je vous dis
qu'en ce jour là les habitants de Sodome
seront traités moins rigoureusement que cette
ville là. Luc 10-11-7-8-10-11-12. Un jour
on leur refusa le boire et le manger dans
un bourg de Samarie, et ils dirent au
Maître, Appeler le feu du ciel sur ce bourg
comme le farouche Elie l'appela sur les
deux capitaines d'Achazie et leurs cent hommes.
Les frères de ma commune dont j'ai
sûment parlé en faisant autans lorsqu'on
leur refusait quelque chose. Il y a encore
six fermes dans cette commune sur les-
quelles la malédiction de ces bandits

est resté. on entend toujours dire quand
on parle de ces fermes, & Leston vian,
Leston vras, Guplivian, Guilivra, Kerud
et penec'h mar ve ann tan enbo'x'huéd,
C'est à dire qu'ils avaient aussi appelé
le feu du ciel sur ces six fermes parce qu'
meilleur y dormait pas toujours, ce qu'ils
demandaient. Les men'fank'la, comme
on dit notre chercheur de choses bretonnes,
pouraient se considérer et être considérés
«comme proches parents de Dieu». Mais
ceux là ne quittaient pas leurs clients en
leur laissant une benediction; ils les
quittaient avec des malédiction les plus
effroyables s'ils n'en avaient rien reçu
ou avec des moqueries et des gestes obscènes
quand ils recevaient quelque chose. Ceux
là étaient craints comme la peste, mais
à coup sur ils n'étaient pas vénérés
pas plus qu'il n'était vénéré leur Dieu
quand il faisait le métier. Celui là était
chassé de partout, même de son propre
village et de sein de sa famille à coup
de pierres comme il le méritait au reste.

j'ai connu encore un autre de ces rois
finçants de Basse Bretagne le quel s'était escamoté
la tête non de roi finçant mais de roi des
mendicants. Et ce n'étois pas un vain
titre, car il étoit en effet le maître de toutes
les autres en adresse, en ruse et en force.
Celui-là auroit été reçu premier maître
et y auroit probablement passé roi
dans cette fameuse cour des miracles de
Paris, si bien décrite par Victor Hugo
dans Notre Dame de Paris. Là ou le
pauvre Gargouille ne trouvoit aucun
emploi notre mendicant breton en auroit
trois à six. Il sauroit se fabriquer des
plaies artificielles sur les bras et sur les jambes,
faire le boiteux, le bancal, le manchot,
le cul de jatte, l'aveugle et, pour se plaindre
et se lamenter il auroit rendu des points
au fils de Hilkia, Jérémie, l'auteur des
lamentations. Celui-ci étoit certes le
maître ou comme il le disoit le roi, en ce
genre, mais il n'étoit pas seul. Les jours
de pardons ou fêtes dans nos chapelles,
les chemins qui by conduisent étoient

gouches sur deux côtés de mentons creux
 et se lamentant, les uns montrant des
 plaies et des mutilations réelles, mais d'autres
 qui en montraient de parfaitement artificielles
 préparées et arrangées le matin là dessus la
 table. Un observateur curieux et attentif
 aurait pu voir le soir, un tel individu
 se mesurant à coups de pieds et coups
 de poings à qui le matin il manquait un
 bras et avait une jambe horriblement enflée
 et couverte de pourriture.

Voilà les types de mendiants bretons qui
 paient et sont appelés, comme on note avant
 les rois finissants de la Basse Bretagne; et en
 cela ils restent toujours d'accord avec leur
 dieu qui mettable vacole et la mendic-
 cité au premier rang de toutes les conditions
 sociales et qui défendait de travailler.

Mais tous les mendiants bretons de ce
 temps n'étaient pas de ces types là. La plus
 part n'étaient que des mendiants occidentaux
 comme moi forcés par le manque de
 travail et de pain. Pour ma part
 j'étais bien sûr d'être un roi et je n'étais

finissant non plus, car mon grand plaisir
était de travailler, presque jusqu'à mon
père avoir du travail au marché au
lieu de mettre trois jours pour mes
tournées de mendicité je faisais mon
possible pour les faire en deux jours
afin d'aller à l'école tout le restant de la
semaine.

En ce temps là nous quittâmes enfin
la Guéhenne pour aller demeurer près
du bourg, au grand château de Léz-Érquié.
Comme depuis de toutes les fermes alors,
là il y avait aussi trois petits trous,
penaty, pour des journaliers. Le proprié-
taire de ce château faisait payer ces
petits penaty par un certain nombre
de journées de travail tant pendant les
semailles et tant pendant la moisson.
Sur ce château seigneurial, devenu depuis
la révolution propriété d'un simple
paysan, cerceait alors de nombreux
légendes. Le dernier seigneur de
ce château qui s'appelait de La Marche
était dit-on le plus terrible et le plus

cruel de tant de terribles et cruels seigneurs
 que les pauvres bretons ont connus.
 On montrait encore l'endroit où il
 faisait pendre ses manants pour haine
 pour colère ou pour plaisir. Il y avait au
 pair de là les deux d'une vieille église
 où ce seigneur faisait célébrer la messe
 tous les dimanches à laquelle tous les
 paysans dalentour étaient tenus d'assister
 sous peine de mort. Au milieu de la
 messe il entrait avec son cheval et don-
 nait au curé de communier la bête puis
 faisait le tour de l'église en faisant piquer
 son cheval sur les malheureux paroissiens
 qui ne pouvaient bouger ni rien dire.
 Il entretenait chez lui une quantité considérable
 de pigeons qui voyageaient toutes les
 semaines et les mois dans des environs
 sans que personne puisse se plaindre sous
 peine d'être pendu immédiatement.
 Enfin à force d'en faire il finit lui-même
 par se casser le cou en tombant du
 deuxième étage du château dans le premier.
 On m'a montré plusieurs fois l'endroit

où il était tombé et racontait alors
qu'on avait jamais pu plancher
cette extrémité. C'est le deuxième étage,
les planches ne restant pas en place.
Je ne sais pas si l'a planché depuis
mais en ce temps là il ne l'était et personne
n'aurait voulu essayer car on disait aussi
que celui qui aurait cette audace se cassait
le cou à la première planche qu'il
poserait.

Ce seigneur s'était si bien cassé le
cou que sa tête était allée rouler à l'autre
bout de la chambre où il était tombé de
sorte qu'on le voyait se promener par là
après comme Mac-Gloire dans Les pilules
du docteur, semblant chercher cet
ornement supérieur de sa carcasse. Mon
père en grand voyant qu'il était officieux
l'avait vu plusieurs fois. Et puis
il avait cette chose à faire par là
encore que de chercher sa tête. Il gardait
un trésor caché et il ne serait délivré
de cette pénitence que le jour où il
pourrait céder ce trésor à quelque mortel.

Et ce trésor tout le monde savait qu'il existait, mais personne ne savait au juste où il était. Les uns disaient qu'il était sous l'escalier du château, d'autres pensaient qu'il devait être au fond d'un étang parce qu'on avait vu là une grosse anguille extraordinaire qui n'était autre que le seigneur lui-même qui païen cette forme le jour pour mieux surveiller son trésor; d'autres disaient enfin qu'il devait être sous le pignonier, une énorme rotonde toute bâtie en pierre de taille qui servait cette place jusque la fin du monde si on l'avait par émolie. Au temps où nous étions là on disait que des messieurs, paraissant être des étrangers, étaient venus demander au propriétaire la permission de faire des fouilles pour découvrir ce trésor en lui offrant une grande somme d'argent d'avance de commencer et ensuite sa part du trésor. Mais le propriétaire ne voulut pas. Plus tard on me dit que le gendre de ce propriétaire le trouva enfin ce trésor.

en démolissant le vaste pigeonnier et que
cette découverte fut la cause de sa mort
car il mourut subitement peu de temps
après. D'autres disaient cependant, des
mauvaises langues sans doute, que le trésor
de ce genre venait non du pigeonnier,
mais bel et bien de Notre Dame de
Herdevoh pour laquelle ce monsieur était
trésorier, et comme cette Dame n'avait
nul besoin ni de trésor ni de trésorier
pour son compte personnel le monsieur
pouvait sans danger mettre le tout dans
sa caisse. Il va sans dire que je n'affirme
rien ici. Ce sont là de nouvelles légendes
sans doute à ajouter aux vieilles légendes
de ce château.

Le propriétaire de ce château de notre temps
était un paysan de ceux dont j'ai donné
quelques portraits en commençant ces récits.
On ne l'appelait que l'homme noir, Christ-
ouh ou, et il était en effet noir portait
dans sa figure comme dans l'âme, s'il
avait eue. Celui-là aurait bien fait
comme l'ancien seigneur de ce château

s'il en avait eu le droit, il ne portait
 jamais que pour commander et cela avec
 un air méchant et colére qui donnait le
 froid au cœur; il ne permettait pas de
 lui de causer en travaillant, ni même dans
 la maison quand il y était. Aux repas
 il se mettait toujours au haut bout de la
 table et personne ne devait s'asseoir avant
 lui et avant qu'il n'eût dit le benedict.
 Quand il avait fini de manger et qu'il
 s'élevait il fallait que tout le monde s'éle-
 vât pour celui qui n'avait pas mangé
 son content. Aussitôt après la soupe du
 soir il disait les prières, les grâces, et tout
 le monde devait aller se coucher, excepté les
 femmes qui, en hiver devaient rester filer
 jusqu'à l'aube. Il avait cinq enfants quatre
 fille et un garçon. Les deux aînées des
 filles ressemblaient en tous points au père
 on les appelait aussi les deux têtes noires,
 deux perdue. Le fils et les deux autres
 filles ressemblaient au contraire à la mère
 qui était la meilleure des femmes, bonne
 douce et charitable. Les deux bonnes filles

quand elles pouvaient s'échapper le dimanche
venaient voir et jouer avec nous, mais si
les moines les voyaient elles rapportaient au
père et les deux pauvres filles étaient tancer
rudement. pendant la saison des foires
j'étais appelée aussi à aider, car j'étais ce
travail j'en faisais autant et même plus
que les vieux. Là, les deux bonnes filles
s'arrangeaient toujours de manière à se trouver
à faire la tâche ^{plus} que moi et un autre garçon
et mon âge, et lorsque nous avions fini de
l'avance sur les autres et quand Christoch
ou, ne nous voyez pas on allait faire une
partie de luth. Et pendant cette saison
des foires et de la moisson elles quittaient
souvent leur maison et venaient au château
après souper pour venir passer la nuit avec
nous dans les tas de foin ou de paille ou,
pour ma part, je me trouvais infiniment
mieux que dans mon pauvre grabat plein
de vermine.

celà, mon père, quand il n'était pas
occupé par Christoch ou, allait travailler
dans une ferme non loin de là, tantôt pour

le fermier lui même tantôt pour le compte
de ses voisins. celui-ci venait à planter des
plantes partout dans les terrains non cultivés
et peu ou point cultivés. mon père était
chargé de faire les trous. Là nous gagnions quel-
ques de bonnes journées. Nous avions cinq sous
par trou et mon père faisait parfois six et moi
quatre, mais souvent aussi il m'en faisait que
trois et moi un ou deux, quand on trouvait
des racines, des grosses pierres ou des rochers.

Cependant le fermier de là voyant que je
travaillais assez bien voulait bien m'engager
pour soigner les bestiaux aux mêmes conditions
qu'on faisait alors à tous les pauvres tributaires
domestiques, c'est à dire nourri et couché
une ou deux paires de sabots, deux chemises
et deux pantalons en toile grossière.

N'importe, moi j'étais content malgré
toutes les misères dont j'étais certain
que j'aurais à endurer là. Le pauvre
vacher, potir saout, de ce temps était le
soulage de la ferme, tout le monde
avait mis sur lui, le patron, la patronne
les autres domestiques et les enfants. Ceci

surtout étaient souvent les pires à fanitoute
sortes de misère au malheureux poto saoul.
Le patron ici était aussi à peu près de
ces types sauvages dont j'ai déjà parlé,
mais il ne se dessouelait presque jamais
et ne savait guère comment les choses ~~mordues~~
chez lui. C'était un sujet de celui là
qu'on avait inventé dans la commune
les refrains du coq, du chat et du chien.
Il n'allait souvent à la maison qu'au chant
du coq. Le coq de la ferme perche dans
un arbre, le voyais où l'entendais venir
et se mettait aussitôt à chanter. en
yan var gher. Cette expression baïonne
est très bien rendue par les coqs, surtout par
les jeunes, elle veut dire: voilà jean qui
arrive. Lorsque le chat entendait le coq
il disait en se frottant contre porte meo
meo, saoul, saoul. Et le gros chien qui
se trouvait à la porte disait après le
chat: bonde, bonde; bonde, bonde,
tous les jours, tous les jours; tous les jours tous les jours.
Ce homme n'allait presque jamais dans
son lit, il avait là sur le fauteuil une espèce

de grossier l'autreil tapissés de chiffons dans lequel on le voyait toujours, pour et meis quand il n'était pas la l'adberge, un picket de cédre et une candelle a côté de lui.

Et pendant que les autres mangeaient leur repas il ne cessait de bougonner en lançant a tous et a chacun des pao pas grossiers et injurieux. Mais personne ne faisait grande attention a lui moi excepté, car c'était sur moi qu'il tombait plus volontiers a cause des bestiaux dont j'en avais la garde et tous les soins.

Et dans tous mes soins j'étais encore contrarié; injurié et battu par ses enfants qui étaient plus forts que moi mais qui, en feméantise et en méchanceté, étaient dignes de leur père. Aussi quand j'entendais le vieux coquin d'ivrogne bougonner sur mon compte je tremblais de colère et d'indignation et souvent je quittais la table sans manger et j'allais a mon travail en plâchant de rage.

Heureusement que la patronne venait

apais m'apporter un morceau de pain
ou des crêpes en me disant toujours qu'il
ne fallait pas faire attention aux propos
de ce méchant obstacle. Mais cela était
plus fort que moi. Malgré tout l'empire
que j'ai toujours exercé sur mon caractère
je n'ai jamais pu l'empêcher d'éclater
en présence des reproches injustement
formulés soit contre ma conduite morale
soit contre les actes et les fonctions que j'ex-
erçais. J'ai été si sensible sur ce point
qu'en présence de ces injustices et de ces
indignités je pensai de m'en délivrer
par le suicide.

Cependant je neus pas trop longtemps
à souffrir de la méchanceté brutale et
imbécile de ce vieil ivrogne, car un bon
matin on le trouva comme presque qu'on
endormi dans son fauteuil, mais cette
fois c'était pour toujours. L'Ankou,
l'exécuteur des vœux de Dame la Mort,
était venu durant la nuit lui trancher le
fil de la vie avec sa terrible faux.
Pour l'ivrogne il avait été sans doute

un sous-trépass mais pour la femme, les enfants et tous les parents cette mort était une horreur épouvantable; voir mourir un si grand pécheur sans confession sans sacrement; c'était assurément pour l'âme de ce criminel une damnation éternelle. Et la honte et les douleurs de la famille de voir condainie ce grand coquin au cimetière sans croix sans prêtre; car en ce temps-là les prêtres Bretons refusaient d'enterrer religieusement tout individu de cette qui mourait sans avoir reçu les derniers sacrements.

Cependant grâce à mon père qui était grand ami du recteur, et qui en cette circonstance déplorable avait eu meritier en peu pour sauver de la honte toute cette famille consternée, notre grand pécheur fut enterré religieusement. Mais cette cérémonie religieuse ne compensait pas l'ain de notre église d'avoir eu tel car mon père et quelques autres encore affirmaient d'avoir vu revenir à la ferme dussitôt après l'enterrement, ou elle était arrivée.

(duplicata)

long temps avant eux, et où elle devait faire
pluiment du tapage pendant quelque temps
encore, en nous faisant tous trembler de
peur, gens et bestiaux.

Légendes des revenants, de la Port (l'Ankou), des
conjugations et autres

J'ai donné déjà quelques unes de nos légendes bretonnes,
notamment celles concernant le chat noir (ar has du),
légende purement bretonne, celle-là, ainsi que celles que je
vais donner ici. Nous allons voir maintenant celles con-
cernant les revenants, l'Ankou et les conjugations. J'ai,
je suis d'autant plus à mon aise pour faire mes récits
que j'ai assisté cent fois à la création ou à la formation
de ces légendes, au temps où il n'était question que de
ces choses naturelles dans toutes les formes et dans tous
les foyers, où elles faisaient le fruit de toutes les
conversations.

Il a été publié bien des livres sur ces légendes sous diffé-
rents titres: Contes bretons, contes populaires de la
Basse-Bretagne, Vieilles bretonnes, légendes chrétiennes

de la Basse Bretagne, légendes populaires,
 Barzaz Breiz, légendes de la vie en base
 Bretagne, légendes de la mort, vieilles
 histoires du pays breton d'antan. Mais
 toutes ces histoires ont été cueillies en
 passant par ces messieurs chercheurs
 de vieilleries de la bouche de vieilles femmes
 qui leur donnaient pour leur argent.
 Les bretons comme tous les peuples sauvages
 sont trop méfiant à l'égard de messieurs
 amovibles, pour leur dire la vérité
 sur les choses du pays. Ce n'est qu'à
 force de questions et de promesses d'argent
 qu'on arrive à leur arracher quelques
 lambeaux de légendes sans suite.
 Je disais un jour à un de ces chercheurs
 qui a fait imprimer deux volumes
 de ces légendes, mais monsieur, les gens
 qui vous ont raconté ces légendes, vous
 ont raconté, ce n'est pas ainsi que ces
 choses se sont passées; je connais toutes
 ces légendes et les formes où elles sont
 nées, j'ai assisté cent fois à leurs
 naissances. Oh me rappelez il, cela ne

ne fait rien; les légendes n'ont pas
besoin d'exactitude, ni de nom, ni de lieu
ni de dates fort bien. Dans ce cas ces
messieurs n'auraient pas besoin de
se déranger. Une fois qu'il ont comme
une seule ~~de~~ ces légendes, une de chaque
genre, ils pourront dans leurs bureaux
composer des centaines et des mille,
Et c'est bien ce qu'ils ont fait aussi, cela
se voit clairement dans leurs récits.

Les paysans bactériens sont méfiants, mais
vis-à-vis de ces messieurs qu'ils considéraient
toujours en ennemis, en exploitateurs, ils
sont aussi malins, peut-être aussi
malins que ces paysans d'Égypte au
temps d'Hérodote qui firent avaler à
ce grand voyageur toutes espèces de grenouilles
voir même des hommes à queue que
celui-ci alla raconter dans son pays,
ou aussi malins que les paysans d'Égypte
dit y a deux cent ans qui racontèrent
à Paul Lucas, qui voulait le savoir,
que le monstre à tête d'homme était enchaîné dans
la haute Égypte, que la tour de Babel était

était toujours debout comme au temps
 des enfants de Noë, et que l'édith, femme
 de Lot, changée en statue de sel était
 toujours dans la même situation, et lorsque
 les bestiaux allaient la lécher et diminuer
 ainsi sa taille, elle reprenait aussitôt
 sa forme ordinaire, et que tous les mois
 lunaires cette Edith tout en étant hors de
 son sel avait son sang une ordinaire.
 C'est ainsi que nos paysans butoient en
 content à ces messieurs savants quand
 ceux-ci les forcent à parler. ~~parler~~
 L'un de ces messieurs voulait absolument
 savoir comment était fait Karkam
 Ankoce s'adresse à un de ces tailleurs
 de Campagnes, les plus molins blagueurs
 de tous les paysans. Ah se dit ce molin
 que mener, te veux savoir comment
 il fait ce Karkam Ankoce que personne
 n'a jamais vu ni moi non plus.
 N'importe je vais te dire comment il
 est fait puisqu'il y aura la goutte ou
 boire. Et le vieux qu'onner lui raconte
 qu'une nuit était en train de veiller en

malade il avoit vu par la brèche une
charrette arrêtée sur le chemin attelée de
deux chevaux de timon et un troisième sur
sur le devant de la charrette qui avoit
toutes les formes d'une charrette, mais sans
un homme se tenait debout et caressait
le cheval de devant par la bride. Le premier
paysan venu qui aurait entendu cela aurait
dit à ce tailleur: Allons donc farceur avec
ce que tu nous racontes là. L'Ankou n'est
pas une charrette même jamais élevée
par personne attendue que l'Ankou n'est
rien signe ou c'est le signe de la mort
mais toujours invisible aussi invisible que
la clochette qu'on entend comme l'Ankou
sans Ankou suivre le chemin de la mort.
Et ce premier venu aurait fait tout im-
médiatement le blayeur. En supposant
que quelqu'un eût pu voir cette charrette
de la mort il l'aurait vue telle qu'elle était
alors, une charrette sans côtés ni bords, rien
que le fond sur lequel on plaçait le cercueil
sur deux coussins de paille de seigle, un
à chaque bout puis on l'emmenait au tombeau.

au fond avec ses lanières en cuir et cette
 charrette on mettait jamais que des bœufs
 avec un cheval ou avec si le mort était
 un homme et ^{un} fument si c'était une femme.
 Cette charrette était entièrement en bois, essieu
 et tout; et comme suivant une superstition
 on ne devait pas la graisser pour conduire
 un mort au bœuf souvent blessé
 gauchait dans les moyeux en faisant
 vrig, vrig. Et c'était ce bruit que les gens
 parlaient avoir entendu d'avance,
 une nuit quelconque, c'est à dire le bruit
 de Karik am ankou. Bien entendu
 ces gens ne disaient ça qu'après avoir en-
 tendu grincer la charrette qui conduisait
 le mort; c'était alors seulement qu'ils
 affirmaient avoir entendu ce bruit la
 quelques jours avant; comme les gens
 de la maison du mort lorsqu'ils avaient
 entendu dire les grâces, chanter les cantiques
 mortuaires, choquer la bière, remuer les
 croix et la clochette tous affirmant
 également avoir entendu tous ces bruits.
 Il n'y avait que par les oiseaux que

ces prophètes ou prophétesses pouvaient ann
oncer la mort d'avance, notamment par
la pie et le corbeau surtout au printemps
on sait que ces oiseaux ont besoin de la
boue pour faire leurs nids. Quand donc
ces bons voyants voyaient ces oiseaux
ramasser de la boue sur le chemin de la
mort ils savaient et aient en train de nettoyer
la route pour le premier mort qui passerait
là. Naturellement cette prophétie ne
pouvait manquer de s'accomplir tôt ou
tard, alors s'entend que sur ce chemin
pouvait en passer habituellement plusieurs
par an. En fait d'oiseaux prédisant la
mort je n'ai jamais entendu parler que de
ces deux-là. Cependant quelque farceur
comme le tailleur dont j'ai parlé plus
haut aurait dit à un de ces servants
que l'épervier, le sparfel, faisait aussi
mieux de prédire la mort. Oui l'épervier
prédit la mort et même la date comme plusieurs
fois par jours mais aux petits oiseaux
seulement, c'est l'anthou et ces petits et
faibles volatiles dont il en fait presque un
chasse-mur

sa nourriture.

Un de ces savants chercheurs de légendes pour devenir érudits se demandait comment les bretons inventeront l'anhou.

Comment monsieur le savant? La légende de l'anhou vient de la même source que toutes les légendes bretonnes, c'est à dire des miscommaides chrétiens et des prêtres catholiques et leurs successeurs. Toutes ces légendes et celle de l'anhou plus que les autres portent la marque inévitable du christianisme. Anhou vient du mot anken, ankennes ankres, qui veut dire inquiétude, pour faire un mot qui caractérise fort bien l'exécution des hautes œuvres celtiques. Ce qui prouve encore que cet anhou reste toujours inviolable c'est qu'il voyage jour et nuit continuellement aux revenants d'une luttin qui ne viennent que la nuit. Toutes les fois qu'un breton éprouve un frissonnement quelconque, une peur inexplicable, il dit de saint aryaou, passez e am anhou deisthon, ben en veichol e zin gauthan, Aie, l'anhou vient de passer par dessus moi la poche

fois il me prendra. Il voyage ainsi jour
et nuit semblant sur son cheval une espèce
de terreur panique, le jour dormant des prisonniers
et la nuit faisant entendre le vœu, vœu de la
charrette des morts. Cet ankou ou reste
dont il y en a un par paroisse est changé
tous les ans. C'est toujours l'âme de celui
qui meurt le dernier dans l'année qui est
obligé de remplir les fonctions d'ankou
durant l'année suivante. Il faut à chaque
cure son ankou comme il lui faut un
saint patron de la paroisse, une breccan
chopelles miraculeux et surtout un bon
nanaon. Nanaon se compose de toutes
les âmes qui sont en purgation. Ce sont là
les meilleurs fournisseurs pour remplir la
Caisse du Cène, l'ankou et le Nanaon
surtout.

— Je dirais tout à l'heure que toutes ces
légendes bretonnes avaient été fabriquées
par les missemaines chactiens et par les
prêtres leurs successeurs, là il n'y a pas
de doute elles portent trop bien leurs
marques. Ainsi tous les saints bretons

qu'ils ont fabriquée et dont aucun n'est
 connu à Rome, ni par conséquent dans la
 Jérusalem céleste de Jean et de son cousin
 Jésus, ont tous été copiés, plus ou moins
 sur les Dieux grecs et romains dont chacun
 avait comme l'on sait, une spécialité à
 part. Les créateurs des saints bretons, ~~et~~
 ont aussi donné à ceux-ci à chacun une
 spécialité dans les arts et les sciences naturelles
 ou occultes. Un grand nombre sont
 vétérinaires et médecins mais chacun ne
 traite ordinairement qu'une maladie spéciale,
 d'autres ont le gouvernement des divers
 éléments de la nature. Mais il est difficile
 de savoir de quelle puissance supérieure ils
 obtiennent leur pouvoir. Les bretons
 les invoquent bien au nom de Jésus
 et de Marie, mais presque aucun d'eux
 ne se trouve dans le royaume de ces
 bons juifs ils ne peuvent pas intercéder
 auprès d'eux en faveur de leurs clients.
 À tous ces saints les prêtres ont fabriqué
 des légendes magiques et merveilleuses.
 Mais ils n'ont pas fait comme les créateurs

des premiers saints Romains qui ne furent
que des saints martyrs; nos fabricateurs
de saints baetons les ont tous pris parmi
les plus heurés, les plus riches et les plus
combien de leur temps. tous grands abbés
ou évêques. On ne voit parmi tous ces
saints qu'un seul martyr et ce saint est
assurément le plus problématique de tous
ces saints plus que problématiques. Ils l'ont
appelé Melar ou Melor, fils de Milian
ou Milianus, roi ~~d'Antioche~~ de Béziz-
izel, à qui son oncle, pour l'exterminer
du royaume, coupa d'abord un bras et une
jambe puis plus tard la tête; mais on ne
dit pas ou ne a quelle époque.

Ce qu'il y a de curieux c'est que ces fabric-
ateurs de saints baetons n'ont pas voulu
fabriquer aucune sainte. Il faut croire
que ces gens-là n'aimaient pas les femmes
puisque ne voulaient pas en admettre
parmi les hommes. Cela provient sans doute
que ces faiseurs de saints baetons devaient
être de l'école des saints Jérôme et de
Jean Chrysostome qui disaient que la

ferme (était une maladie, une péjore
un être sans cœur et sans raison, un animal
stupidement, un officieux ténia attaché au cœur
de l'homme, l'auteur et la source de tous
les péchés, la porte du trébuchement et la porte
de l'enfer).

Maintenant que nous connaissons les
auteurs de ces impostures bestiales, nous
allons voir un peu comment leurs successeurs
exploiteront avec elles la crédulité et
l'imbécillité des paysans. Nous avons
déjà vu comment ils savaient conjurer
le chat noir, maintenant nous allons
les voir conjurer des âmes, des âmes
des riches bien entendue qui seuls
venaient de l'autre monde réclamer
des messes, des prières, ou demander à
restituer des biens qu'ils avaient volés,
demander à faire des travaux qu'ils avaient
oublié de faire dans leur vie. Mais
lorsque les parents et les gens de la ferme
et poussés à bout par la méchante âme
qui venait tous les nuits les tourmenter,
les bouleverser et les effrayer on allait

le soir au recteur. Le recteur faisait toujours
des gestes de difficulté mais sachant qu'il y avait
de l'argent à gagner il acceptait de venir
conjurer cette dame méchante, il faisait le
jour ou plutôt la nuit qu'il venait et
donnait des instructions afin que tout fut
en ordre pour cette nuit là dans la ferme,
tous les bœufs bien renfermés et tous les
gens couchés de bonne heure et qui ne devaient
plus bouger de toute la nuit.]

X On a vu que le jour de l'enterrement de notre
riche évêque plusieurs individus affirmant
avoir vu son ombre ou son âme revenir
à la ferme. Elle y vint en effet et ne
tarda pas à faire savoir quelle était son
toute la nuit on l'entendait remuer les
entièrement sous le hangar et dans la
maison de décharge, ty de chez, ou chez les
domestiques males, ceux qui couchaient
à la maison l'entendaient monter et descen-
dre du foyer et affirmèrent même avoir
vu coché dans son vieux fauteuil ou
il fut trouvé mort; ils l'entendaient
murmurer, se plaindre et parfois blasphémer

comme il avait l'h habitude de son vivant.
 Mon père qui couchait aussi dans la
 maison d'ici, disait qu'il venait souvent
 lui parler dans la nuit et se plaindre. Le
 gros chien tierce faisait aussi ce tapage
 presque d'ordinaire dans la première
 moitié de la nuit surtout. C'était toujours
 du côté de Chemin de Bourg qu'il allait
 très loin quelquefois, puis on le voyait
 revenir à la maison haldant, les poils
 hérissés et tremblant comme s'il venait
 d'être poursuivi par un loup. Alors
 on entendait la patronne murmurer d'instinct
 la madone beniguet, et son varia ar
 guerzech. Mais mon père la consolait
 toujours en lui disant que ça ne serait rien.
 qu'il n'y avait aucun danger à craindre.
 Il est advenu en effet que les âmes qui
 viennent ~~des âmes~~ ainsi tourmenter les
 vivants ne sont pas des âmes d'années
 quelques âmes qu'elles aient commises.
 Elles ne reviennent là que pour faire pénitence,
 et cette pénitence ne commence que
 du jour où elles ont été conjurées et
 conduites

par le prêtre ou un intermédiaire à une
penitence quelconque, un trou de rocher,
un têtard creux, une garenne abandonnée
un marécage ou comme Simon Stetle le
surnom d'un menhir ou d'un arbre, ou
elles doivent rester plusieurs années et même
plusieurs siècles servant les pechés qu'elles
ont à expier.

Après la mort du vieil iragoine j'avais
été chargé de dire les prières de soir,
les grâces, parce que l'on disait, et cela est
même dans le catholicisme barbare, que
les prières dites par le plus jeune de
la maison de ceux de moins qui les
savaient, avaient beaucoup plus de vertu
que celles dites par un vieillard. Les prières
de soir étaient longues en ce temps là.
Il fallait dire un pater et un ave pour cha-
cun des saints protecteurs de la paroisse, des
bestiaux, des champs; pour ceux qui prenaient
des accidents mortels, de la foudre et toutes
sortes de malades, pour les anges gardiens
afin qu'ils aient bien soin de nous, pour
la délivrance des âmes qui gémissent au

purgatoire. Et tout ça assaisonné de
nombreuses oraisons pathétiques tirées
des psaumes du baron David, l'assassin
de Mire. Je les savais toutes, et j'avais une
telle manière de les reciter que je faisais pleurer
les femmes.

Un soir mon père, qui avait dîné en
quelque sorte la dévotion de la femme, me
dit aussitôt après dîner: allons pour
les grâces de suite et que toute la monde se
coucher immédiatement après. Je me mis
à genoux au bout de la grande table, la
place désignée pour le dit de grâces, un
peu étonné de cet empressement de nous
envoyer nous coucher. Les grâces terminées
mon père ordonna encore d'aller se
coucher. Tout le monde se regardait un
peu étonné; on se demandait qu'il allait
se passer quelque chose d'extraordinaire. Nous
avions entendu vaguement de conjuration
mon père, la patronne et les voisins. Je
savais bien de quoi il s'agissait, mais
ni les enfants ni moi ne savions rien.
Mon aïeul de nous servir à la maison

siavez alla du côté de l'air à battre
ou il resta quelques instants, puis vint
aussi se coucher en amenant le gaos
chien avec lui qui fut renfermé dans
la maison ou il ne cessait de gémir
malgré tous les efforts de mon père pour
lui imposer silence. Une fois couché
mon père nous dit: attention potes
il y aura du branle bas tout à l'heure
mais ne bougez pas, il n'y a rien à
craindre. Men ho houl da lak ad
ann nask dar pots coz, on va
enchaîner le vieux bonhomme. Mon
père voyait tous les lutins, les courtilles,
les revenants, les âmes en pénitence,
les gardiens de trésors et le diable lui
même, mais il n'en avait jamais peur
c'était pour lui des connaissances
amies; ils faisaient souvent route
avec lui.

Moi j'avais l'habitude de dormir aussitôt
tombé dans mon lit; cependant cette nuit
je restai éveillé comme les autres prêtant
l'oreille pour entendre les bruits de chocs

j'entendis enfin un bruit confus dans la
 Cour; c'étaient comme des individus courant
 les uns après les autres comme les gamins
 quand ils a l'attrappe qui trappel que nous
 appelions en breton lostic louarn, que
 de renard, il me semblait qu'ils devaient
 être trois ou quatre. Tout à coup on
 entendit une espèce de glapissement
 comme celui de renard quand il est
 pris au piège. Ha, ha dit, mon père
 l'acel e ann tolmann, ce coup il est
 arrêté. après on entendit plus rien
 que notre tueur qui grognait toujours
 et sautait après la porte cherchant à
 sortir. Je pensais en ce moment, car
 si je commençais à penser à bien
 de choses - que si ces individus avaient
 réellement enchaîné l'âme de notre
 ancien patron, notre tueur s'il en
 été lâché les en aurait bien empêché.
 Nous avions entendu un long glapissement
 mais si le gros chien ce fut tout à la
 fois avec un entendement sans doute des
 bris effrayables et des appels au secours.

Ces messieurs qui savaient conjurer des
âmes et des chats noirs n'auraient pu
conjuré notre gros tueur qui aurait
pu les dévorer tous les trois ou quatre.
Quoiqu'il en fut, nous visions fini
maintenant avec l'âme turbulente de
notre vâle irôgne. Elle fut conduite
à la montagne d'Arez. Là il y avait
alors un grand marécage où l'on
envoyait en pénitence toutes les âmes
pour lesquelles on ne trouvait pas de
pénitenciers convales dans leurs propres
villages. C'était du reste un beau bûche
de plus pour les conjurateurs; car ça
coûtait cher pour envoyer une âme
là-bas. Il fallait d'abord avoir un
chien noir dans le corps duquel on
faisait entrer l'âme errante; puis il
fallait trouver un homme solide et
sans peur, habitué à ce métier qui
était rude et dangereux. Car ce chien
noir ayant maintenant deux âmes (1)
dans le corps et sachant sans doute
où on les conduisait se débatait rudement.

(1) L'âme des animaux. Levitique 17-14.

Et ce conducteur ne pouvait faire que
quelques lieues par jour. Il était obligé
de s'arrêter et de loger dans tous les pres-
bytères qui se trouvaient sur sa route
tant en allant qu'en revenant.

A Quimper il y avait alors un individu
nommé Keratrec, surnommé primelec
ou geyou qui avait cette spécialité
de conducteur de chiens noirs de la montagne
d'Avez. Cet homme qui j'ai bien connu
ne marchait jamais, il courait toujours; il
allait à toutes les foires et à tous les pardons
avec un jeu de boules, et faisait de commission
pour les messieurs de la ville et des châteaux,
en ce temps où ces messieurs ne pouvaient
aller en voiture se rendre visite faute de
chemin praticable. On voyait alors
ce Keratrec menant souvent des chiens
d'un château à un autre ou de la ville
à un château quelconque. Comme c'était
un farceur, farceur et blagueur il faisait
croire aux paysans qu'il rencontrait
qu'il allait conduire ce chien d'aryen
belez au marais de Jones de la grande
montagne.

Voilà comment se pratiquent ces fameuses
conjugations en ce temps. Mon père qui en
avait pratiqué un grand nombre dans
toutes les communes de canton nous disait
que cela se faisait toujours ainsi sauf quelq
incidents en plus ou en moins suivant
la méchanceté et la ruse de l'âme à
conjuguer; quelque fois il fallait lutter corps
à corps avec elle, d'autres fois une pée de
ruse suffisait. Mon père racontait que
l'âme d'un certain évêque de Quimper
voyageait depuis nombreuses années entre
Quimper et le château de Lannison
toutes les nuits et qui embêtait fort les
habitants de Locmaria, un petit quartier
de Quimper par où cet évêque passait
pour se rendre à son château.

Beaucoup de prêtres avaient essayé de conjuguer
cette âme Monseigneuriale mais en vain
cette grande âme luttait avec elle la force
de deux chevaux qui l'entraînaient à gauche
et aussi sa ruse personnelle d'ancien
âme d'évêque. Un jour un jeune
prêtre de Quimper alla aussi voir s'il

aurait ^{été} plus fort ou plus malin que ses
compères anciens. Il alla avec son sac sur
le goupillon et son étole se promener sur
les allées de Locmaria attendant voir passer
cet évêque avec sa voiture qui était toute
en or et en argent. Lorsqu'il vit la voiture
de boucher de la rue haute de Locmaria là
où les chevaux étaient obligés de ralentir le
pas dans un tournant et en même temps
une descente il se place tout au bord de
la route et quand la voiture arriva près
de lui il se mit à crier très fort. Hé Mon-
seigneur vous n'avez pas honte de voyager
ainsi avec une voiture en or et en argent
tandis que vos chevaux sont équipés et
attelés avec de la paille et de mauvaises
étoupes. L'évêque ne pouvant croire ses
oreilles voulut voir avec ses yeux et
mit la tête hors de la portière. Le jeune
malin profita de ce moment pour lui
jeter l'étole au cou. Depuis on a plus
vu cette voiture nocturne.

Quelques temps après la conjuration de
notre évêque les mêmes prédits eurent

encore à conjurer un autre individu dans
une ferme non loin de nous, un comble
celui-ci. On ne pouvait savoir d'où venait
ce revenant qui troublait les gens de cette
ferme, les empêchant de dormir et les
empêchant de passer une fois le soir cou-
ché dans un chemin creux touchant la ferme.
N'importe, le propriétaire de cette ferme
qui était assez riche voulut bien payer
les frais d'une conjuration pour se débarras-
ser de ce turbulent personnage de l'autre
monde. Les deux frères y allèrent donc
une nuit après avoir obtenu des prêtres
les instructions ordinaires. En arrivant
dans le chemin creux ils aperçurent une
grosse bête noire qu'ils prièrent naturellement
cette fois pour le vrai diable, avec
qui n'en avaient jamais vu sans doute.
À la vue de cette bête le vicar se passa
dans un champ d'avoine la hache pour
occuper le passage entre la ferme et la
bête tandis que le recteur barrait l'autre
bout. La bête étant ainsi prise entre
les deux ne pouvait pas s'échapper.

au moment quelle voulut passer
 sur le corps du vicaric pour aller vers
 la femme celuici lui jette son étole au cou
 mais celleci étant plus forte que lui
 l'entraîna vers un perron de stuc,
 une plate d'étole au point quil fut
 obligé de lâcher prise et de laisser la bête
 s'en aller avec l'étole au cou. Néanmoins
 ils coururent tous deux après elle et ne
 firent pas peu étonnés de la voir et de
 l'entendre bennir a la porte de l'écurie
 c'était un jeune poulain noir que les
 domestiques avaient sans doute par inattention
 oublié de renfermer. Les deux conjurateurs
 s'en allèrent, en aiant sans doute de cette
 farce a eux jouée par ce poulain, eux
 qui avaient l'habitude d'en jouer tant
 aux gens. Mais il ne trouvaient pas
 l'étole que le poulain avait sans doute
 jeté dans quelque trou en courant et en
 secouant sa tête. Le lendemain matin
 le patron trouva le poulain dehors
 et l'étole dans une mare près de cour
 s'était peut être bien douté de ce qui s'était

passé. N'importe il paya les frais de la
conjuraton et le tappage n'en revint plus.
Mais une autre conjuration eut encore
lieu en ce temps là. Une espèce qu'on
avait jamais vu avant ni non plus
depuis. C'était la conjuration d'un homme
vivant. Et cet homme était le propriétaire
actuel de cet ancien chateau de la Marche
qui s'en nommait Christophe de.
Cet homme eut un caractère si
méchant savait qu'on portait mal de
lui partout, et entendait les gens dire
que pour sûr il devait avoir le diable
dans le ventre, car diabol en y voit l'on.
A force d'entendre répéter cela, et se sentant
peut être mal à l'aise avec ce vilain caractère
il finit par croire que le diable était
logé dans son corps. On sait qu'au
temps de Jésus ces diables venaient
beaucoup les ventres des hommes et même
ceux des femmes pour s'enlever. Le Nazaréen
en avait trouvé sept dans le ventre de
Marie de Magdala, et jusqu'à deux
mille dans celui de l'impératrice Gensacette.

Au XVII^e siècle ces diables allaient encore
 se loger par légion dans le corps des individus
 et étaient plus difficiles à chasser qu'au
 temps du Nazaréen. Quand les exorcistes
 les invitaient au nom de Jésus Christ de
 se lever du corps d'un possédé le chef de
 la légion répondait: Moi et mes amis
 nous nous moquons de votre janicot.
 C'était le nom que ces diables donnaient alors
 à J. Ch. et quelque fois celui de Jean blanc.
 Le père mineur Jérôme Magnus et
 Balagnoli de Bergame avaient écrit des
 livres et des manuels traitant de la manière
 de chasser les Démon des corps, et remèdes
 terribles, puissants, efficaces, infailibles pour
 chasser les Démon et pour échapper aux
 effets des esprits malsins, ouvrage utile
 non seulement aux exorcistes et aux prêtres
 mais aux médecins, aux théologiens aux
 possédés et aux malades. Malgré tous
 ces remèdes infailibles les Démon permu-
 aient à rester dans les corps des hommes
 en se moquant de Jean blanc et des
 exorcistes. A tel point que Springen, le
 grand

inquisiteur fut obligé de demander au
pape l'autorisation de brûler les sorcières
soutenant que c'étaient celles-là qui donnaient
les remèdes et les formules des exorcistes im-
puissants.

Je ne sais pas si les prêtres d'Erquinghem
bien possèdent ces manuels incriminés
dans les exorcismes, mais ils neurent
pas de brûler aucune sorcière pour
faire sortir le ou les diables du corps
de Christochée. Ce fut un habitant
debourg qui raconta cette histoire effrayante
avoir assisté invisible à la scène comico-dra-
matique. Un soir étant sur le pas de sa
porte il vit passer un homme prêtre
et sans bruit qui alla droit à l'église et
un instant après il vit l'église s'éclairer
d'une façon inaccoutumée. Un peu
intrigué et ayant été reconnu dans
le personnage le fameux homme noir,
il alla coller son nez derrière un vitrail
et de là il vit en effet que c'était son homme
entouré de deux prêtres qui venaient
de placer le catafalque au milieu de

l'église. Bientôt il vit l'homme noir se
 deshabiller complètement et se coucher sur le
 dos sur le catafalque; puis le recteur lui
 jeta la étole sur le ventre. Alors les deux
 prêtres prirent leurs livres et un de chaque
 côté du corps se mirent à réciter quelque
 chose soit ni le diable, ni le patient
 ni les deux farceurs ne cessèrent jamais
 certainement, insulte le recteur par son goupillon
 pour donner le dernier coup. Alors il dut
 prononcer sans doute les mots que j'ai lui
 même prononcés à Ginevazeth pour faire dire
 par la légion de démons logés dans le corps
 d'un malade: spiritus immundus, exito ex corpore
 christo ch du. Quand le diable vit
 l'homme se deshabiller il quitta sa cachette et
 retourna chez lui. Mais il eut beau attendre
 pour voir retourner chez lui Christo ch du
 il ne le vit pas. Celui-ci avait descendu pour
 la nuit au presbytère de peur de rencontrer
 en route le ou les diables qu'on avait chassés
 de son ventre.

Le même je l'ai déjà dit ces congruences
 sauf cette dernière exclamation se faisant toujours

de la même façon. J'ai eu l'honneur de me
trouver à trois endroits où elles furent pratiquées
et mon père en avait plusieurs. Toujours la
même chose. Et de ces urnes conjurées il
y en avait partout, dans les arbres creux, sur
les manoirs, dans les vieux chemins abandonnés
dans les creux des rochers et jusque sur les
sommets des vieux tilands de Chênes. Comme
il y en avait aussi dans nombre de
endroits des gardiens de trésors. Ceux-ci
sont connus à cette loi que qu'un jour
ou ils trouvent quelque chose à prendre leur
trésor. Mais il y a beaucoup de difficultés
à prendre ces trésors. D'abord on ne peut
les saisir que le moment où le gardien
vient les exposer en plein air et cela
n'arrive pour les uns qu'une fois l'an, le
dimanche des rameaux et seulement pendant
que le peuple célèbre l'évangile; pour d'autres
ce n'est qu'une fois tous les 30 ans et même
pour quelques uns tous les siècles. Il faudrait
donc qu'un individu se trouvât là juste
au moment et avec sur lui quelques
choses de bien pour jeter sur tous.

ainsi au-dessous du pont Al'houeneypon
qui sépare l'île Gabrie de Landuol il y en
a un composé de trois barriques pleines d'eau
et d'argent. Ces trois barriques sont dans une
charrette qui reste constamment au fond d'un
trou très profond et ne paraît à la surface
de l'eau qu'une fois par siècle et
pendant quelques minutes seulement.

Cependant au commencement de ce siècle
un cultivateur de Landuol vit la charrette
floter et aussitôt il jeta son chapelet sur
l'une des barriques. Alors la charrette s'approcha
du bord de manière à ce que le cultivateur
pût atteler ses bœufs au timon. Ces
bœufs de ces timons des vieilles charrettes à
bœufs et il y a un trou dans lequel on en
forçait une cheville en fer pour tenir le joug
attaché à ce moyen de deux anneaux, un
de chaque de joug pour que celui-ci restât
d'appui sur la tête des bœufs. Quand
notre cultivateur eut attaché ses bœufs et
un cheval devant il dit: si notre ami
de Landuol veut m'aider à monter ce trou
jusqu'en haut de la côte je lui en donnerai

la moitié, aussitôt il s'est à sa bête allou
hu, et la charrette sortit de la maison et
monta facilement jusqu'en haut. Mais lui
l'imbécile eut une mauvaise pensée,
il se dit en lui-même, oh bah la Dame de
thé n'est pas par là, si d'argent, j'en
aurais pas trop de tout ceci. Il eut
à peine fini qu'une grosse anguille
passant sous la charrette donna un grand
coup de queue à la cheville qui tenait
les bœufs attachés et la charrette retourna
à reculons dans son trou. Depuis personne
ne la vu.

Mon père disait avoir vu plusieurs de
ces trésors mais toujours de loin, et lorsque
arrivait là il était trop tard; le trésor au
disparu. J'ai comme aussi un vieux
domestique qui me raconta un jour
qu'il était à Herbiote lorsqu'il était
un matin en train de chauffer le four
lorsqu'un inconnu vint lui dire, viens
avec moi je vais te donner un trésor,
mais il ajouta qu'il était trop occupé
en ce moment qu'il avait plus tard.

alors l'inconnue s'en alla et plus il rencontrait
 le patachon. Celui-ci le suivit dans un coin
 de champs où il vit deux barriques pleines
 d'or et d'argent, aussitôt il va à sa poche
 prend son couteau et son chapel et les jette
 un sur chaque barrique. Alors l'inconnue
 le remercia et disparut laissant ~~sa~~ son trésor
 au propriétaire de Kerbieta qui était alors
 en train de manger son dernier sou, mais
 qui devint immédiatement très riche. Tandis
 que le pauvre domestique resta toujours pauvre.
 Mais ce domestique était encore content, car
 il disait qu'il était sûr d'aller en paradis
 tandis que le patachon était sûr d'aller en enfer.
 près de la chapelle de Kerdevot il y en
 avait aussi un très grand trésor. Disait-on
 qu'il fut caché là pendant la révolution
 avec tous les ustensiles en or et en argent de
 la chapelle et les deux cloches. Plusieurs
 individus affirmèrent avoir entendu ces
 cloches tinter au milieu de la nuit, mais
 sans pouvoir dire en quel endroit, de sorte
 que le trésor resta introuvable. Il paraît
 que le d'ame de Kerdevot qui faisait alors

tant de miracles n'en avait pas besoin
sans cela elle aurait bien pu le montrer
à quelqu'un.

Il en était de ces trésors comme des
revenants on en voyait partout. Tous
les vieux officiers en avaient vu. Il y en
avait même qui disaient qu'ils les avaient
vus s'ils n'eussent pas eu peur de perdre
leur âme. Ceux ne connaissant pas
le précepte jésuitique qui dit qu'il y a
toujours moyen de s'accommoder avec le
ciel lorsqu'on a de l'argent. Ils ne savaient
pas non plus que le diable travaille comme
le malin des malins à toujours être roulé
par les paysans bretons considérés comme
les plus ignorants et les plus naïfs des
hommes. En ce temps-là paulic venait
faire des marchés avec les bretons pour faire
toutes espèces de travaux et n'exigeait qu'une
chose, l'âme de contractant à la fin du
marché, mais le pauvre paulic était toujours
dupé. Le premier marché dont on parla
alors fut fait avec lui fut de bâtir en une
nuit les murs du Séminaire de Quimper.

qui ont environ trois kilomètres de longueur.
 Celui qui avait entrepris ces travaux était très
 pauvre, il lui était impossible de louer
 murs n'ayant ni charrette ni cheval pour
 transporter des pierres, ni même de peines pour
 transporter, et il ne pouvait trouver des ouvriers
 pour qu'il n'ait pas le soc pour les payer.
 Il ne lui restait donc qu'un seul moyen
 pour exécuter son marché, c'était de s'adresser
 au diable lequel en ce temple recevait tout
 à toute demande de ce genre. Les conditions
 furent réglées comme d'habitude. Les murs
 seraient terminés dans la nuit même suivant
 le plan donné par l'architecte, ou s'ils ne
 seraient pas terminés avant le jour le diable
 perdrait la partie, c'est à dire l'âme et l'entrepreneur
 qui était le pair du marché. L'entrepreneur
 était parti la regarder les travaux qui marchaient
 fort bien pour lui pendant une bonne partie
 de la nuit, mais lorsqu'il vit qu'ils allaient être
 terminés avant le jour il courut à l'église
 et prit le goupillon et un plein vase d'eau
 bénite et vint vers l'endroit où les travaux
 s'achevaient et commença à asperger les

pièces déjà préparées pour jeter le dernier
coin. Aussitôt les diables macons se mirent
à hurler et se sauter en remuant tout
le coin du mur. Une minute après l'ouron
paraissait à l'horizon. L'entrepreneur avait
fait une bonne affaire. Seulement ce coin
du mur ne tiens debout depuis. On a eu
le rebatir tous les ans il s'écroule.

En Brie il y avait aussi deux pauvres
bougners sans un penty, ayant beaucoup
de petits enfants et de pain à leur donner.
Souvent ils causaient entre eux en regardant
le seul vase qu'ils possédaient. C'était un
vieux ribot. Et ils disaient: si seulement
nous avions plein ce ribot d'or. Un soir
lorsqu'ils portaient encore de ça au coin
du foyer un morceau bien mis se présente
et leur dit: vous voulez avoir plein ce
ribot d'or n'est-ce pas, eh bien je m'engage
à vous le remplir cette nuit à une condition
que vos deux âmes m'appartiennez si il
est plein avant le jour sinon j'en suis
pauvre mes amis. Les deux malheureux
voyaient bien qu'il s'agissait d'un diable

mais dans la triste situation où ils se trouvaient
 ils acceptèrent le marché. Poulet partit
 alors chercher des aides. Pendant ce temps
 la femme dit à son mari. Tiens j'ai une
 idée. Comment, quelle idée demanda l'homme.
 Ouz tiens, tire le fond du ribot et va le mettre
 sur la cheminée. L'homme trouvant l'idée
 bonne s'empressa de l'exécuter. Quand les
 diables vinrent avec leurs sacs d'or on leur dit
 où était le ribot; ils montèrent sur la cheminée
 et vidèrent leurs or dans le ribot, puis posèrent
 leur main pour voir s'il était plein, mais
 ne sentant rien ils retournèrent en chercher
 encore. Mais ils avaient beau en rapporter
 le ribot ne se remplissait pas jusqu'il n'en
 restait plus. Cependant la cheminée se
 remplissait et les deux contractants voyant
 bien que quand la cheminée serait remplie
 le ribot se remplirait aussi et commençant
 à avoir peur ils allèrent chercher des rotours
 pour retirer l'or de la cheminée et le fouer
 partout dans la maison. La maison était
 déjà pleine et la cheminée aussi lorsqu'un
 jour parut. Alors ils entendirent les diables

s'en aller en tempestes et jetant à terre ce
sacri ribot qu'ils n'avaient pu remplir avec
tant d'or qu'ils ^{avaient} apporté ~~là~~.

Un autre individu qui avait besoin
de plusieurs mais n'aimait pas beaucoup
à payer fit aussi composition avec Paulic.
Celui-ci se chargeait à faire tous les travaux
mais il ne faudrait qu'il en manquât,
car aussitôt que le patron ne s'en serait
plus à quoi l'employer il serait perdu.
D'abord le travail ne manquait pas, il
lui fit défricher des terrains incultes, creuser
des rigoles, réparer les haies et en faire de
nouvelles sans compter les travaux ordinaires
de la ferme. Cependant ces travaux se faisaient
si vite que le patron se voyait à la veille
de ne plus trouver de l'occupation pour
son incroyable domestique. Sa femme et
lui se consultèrent. Celle-ci lui dit qu'il
y avait là un grand tas de cendres sous
le hangar. Quand on ne s'en servirait plus
à quoi employer Paulic il fallait lui
commander de charger cette cendre dans la
grande charrette à clairvoie. L'âne n'était

pas mauvaise. Un jour donc que le domestique
 après avoir terminé un certain travail vint dem-
 mander encore de la besogne, le patron lui dit
 d'aller charger cette centaine dans la grande
 charrette avec une fourche. Comme le domestique
 paulic devait obéir, il alla commencer la
 besogne. Mais il vit bien qu'on l'avait
 condamné à faire à peu près le même travail
 que les filles de Danais qu'il avait vu
 voir dans son royaume condamnées à
 remplir d'eau un tonneau percé avec des
 cribles. Et le patron pour se garantir de toute
 surprise, lui avait dit que désormais lorsqu'il
 manquerait de travail il n'aurait qu'à
 s'atteler à cette besogne. Paulic se voyant
 roulé par ce payan malin aurait bien
 s'en aller, mais les conditions étaient faites pour
 toute l'année.

Il y a un grand nombre de légendes de
 ce genre, dans lesquelles le diable est toujours
 roulé. Ce qui prouve que les baetons
 sont plus malins que celui qu'ils appellent
 leur créateur, le père éternel qui fut
 toujours trépané par Satan qui lui

du premier coup l'immortalité qu'il
avait donnée à ses premières créatures
qui eut pour l'humanité les plus
effrayables conséquences. Il monta au
ciel auprès de cet imbécile éternel
où il commençait en maître et obligea
celui-ci à punir l'homme le plus juste
et le meilleur qu'il y avait alors sur la
terre et de la façon la plus terrible.

Et plus tard lorsque cet éternel vint
dans la personne de Jésus essayer de
racheter ce que Satan lui avait volé il
fut encore roulé par ce malin des
moulin qui le fit condamner au
dernier et au plus vil des supplices.

Ici au contraire avec les baïonnes et
Satan et toutes ses légions de diables
et diabolins sont de véritables mercen-
naires toujours obligés de travailler et de
bien travailler pour rien. Les gards
inquisiteurs; les exorcistes et les prêtres
du moyen âge et même plus tard
se plaignaient de ne pouvoir venir
à bout de ces monstres infernaux qui

infestaient le genre humain, et on a vu
 de simples paysans illettrés ramasser ces
 démons à poignées et les mettre dans leurs
 poches comme Gulliver mettrait les Lili-
 putiens dans les sennes. J'en ai connu
 plusieurs de ces bœtons, ces simples cornuts
 ou farauds qui avaient de ces petits
 diables pleins leur poche et dont ils s'en-
 servaient dans les cas graves et urgents.
 En ce temps et même aujourd'hui encore, l'on
 qu'on voyait un homme avoir plus de force
 qu'un autre, plus d'adresse, plus d'art
 ou dépassant les autres dans un travail
 donné on disait toujours que cet homme
 n'était pas such. bened ne makel y human,
 le premier dont j'entendis parler de ces
 maîtres des démons, était un nommé
 peron Du Quelence que j'ai connu même
 mais dans sa vieillesse lorsqu'il avait fini
 ses grands travaux. De celui-là on rencontrait
 des tours de force incroyables, grâce à ces diables
 qu'il tenait renfermés dans un étui et dont
 il les employait quand il en avait besoin.
 C'avait été le véritable Hercule du pays

Il étranglait un bœuf d'une main comme
le fils d'Alcmène étrangla Antée. Quand
une charrette chargée était embourbée
ou les roues enfoncées quelque part que
les bœufs et les chevaux ne pouvaient
bouger il commandait de dételar les bêtes
et passant alors son doigt dans le trou
à l'extrémité du timon il tirait tranquille-
ment la charrette à lui et la conduisait
à un endroit on pouvait remettre les bêtes
en place. Hercule avait séparé ses
rochers qui barraient l'entrée de la ~~station~~
Misthianne; de Guelence on voyait
montrait aussi un rocher qui avait
été déplacé par notre Hercule parce qu'il
gênait le passage des charrettes et des bœufs.
Il y a là une berge en pierre contenant
plusieurs barrages d'eau que tous les bœufs
et tous les chevaux des environs attelés
contre elle n'auraient pu bouger avait été
amené là aussi par le puits par le person
où elle sert toujours d'abreuvoir. Ce person
était un riche propriétaire, mais il y
avait plusieurs jœurnoliers et domestiques

qui en avaient assez de ces bons ouvriers
de Sotan. Un jour un de ces journaliers
avait fait marche de couper un grand champ
de seigle de plusieurs hectares. Il devait couper
ce seigle au moins en quatre jours; mais pour
cela il lui aurait fallu plusieurs aides.

Le premier jour qu'il devait commencer
le maître de seigle le trouva saoul comme
un breton, ne pouvant rien faire par conséquent
le lendemain il était malade, rien encore, il
des aides ou des compagnons, pas un seul.

Ce ne fut que le quatrième jour que le patron
le trouva enfin dans le champ, mais seul
et n'ayant encore rien fait. Ce pauvre
patron se désolait voyant un si beau champ
de seigle qui allait se perdre, car il n'en avait
plus rien promis à ce journalier pour le couper.
Mais celui-ci dit à ce patron, N'ayez pas peur
votre seigle sera coupé avant le terme à lui
vous n'avez qu'à venir voir ce soir. Le
patron s'en alla en haussant les épaules, mais
il ne fut pas plutôt parti que le journalier
alla sa poche en terre en bel itre bien
bouché pour traverser et en pas faire le bout

du champ en jetant la terre à des intervalles
égaux ses petits mercenaires infernaux, mais
il en lâcha un de trop; heureusement
la haie était la couverture de bois de roue
et d'épine, car ces ouvriers une fois sortis
il leur fallait de l'ouvrage. jusqu'il en
était sorti un de trop le maître lui dit:
eh bien tu couperas tout ce qui y a sur
cette haie en suivant les autres qui vont
couper le seigle, puis levant alors son
chapeau en l'air il dit: allons yao,
Ousidoh on vit le seigle tomber et tomber
si bien qu'au bout d'une heure tout est
coupé et bien gavelé sur le champ, et
le bois, les roues et les épines de la haie
poussent le marché. Le paysan remit
ses ouvriers dans l'écurie et alla réclamer
le prix du marché. Lequel le patron
s'empressa de venir à lui payer lorsqu'il
le travail si bien fait.

A Skær, pays des grandes huttes, il y avait
aussi un homme d'une force extraordinaire
qu'il ne trouvait jamais son pareil. un jour
il entendit parler d'un grand géant Baice il

y avait un domestique qui ne trouvait pas non plus
 son pair. voulant voir celle-ci; il prit en son
 son cheval et partit à la recherche de ce gaillard,
 arrivé en Bécie il s'informa dans quelle
 ferme il se trouverait. on lui indiqua. Avant
 d'arriver à cette ferme il vit des gens entiers
 se charger des ayones sans une grande honte.
 il voulait aller parler à ce maître, mais une
 haie très haute le séparait; mais ce n'était
 rien pour lui; il attrape son cheval par le
 coup et le jette d'autre côté. Les chargeurs
 se lève voyant cela se tiennent sans s'arrêter
 voilà ce gaillard qui n'est pas seul.
 l'homme du cheval s'en alla vers eux couronné
 sa bête par la bride. Ceux-ci avaient fini de
 charger et attendaient le charretier revenir pour
 prendre cette charrette et leur laisser l'autre charrette
 pour se charger. l'homme de l'âne leur demanda
 où demeurerait ce homme fort dont on
 parlait tant. Le domestique qui était assis
 fumant sa pipe sur le timon de la charrette
 se leva lentement et prenant cette charrette
 chargée d'ayones par l'extrémité du timon
 la souleva comme si c'était une simple

baguette et ~~l'homme~~ le devint de celle-ci vers
 la forme lui dit simplement: il demeure
 là, oze main e charn. L'homme
 de Ikair n'en demanda pas d'avantage.
 il se dépêcha de monter a cheval, de s'élancer
 et de partir; il avait vu son maître
 yai assisté une fois sur la route de Coray,
 près d'une auberge, a la dispute entre deux
 de ces possesseurs de diables. L'un d'eux
 était encore connu comme sorcier,
 jeteur de sort. Cela dit a l'autre, un
 grand luttin, qu'il lui venait jeter un
 sort; il finit par lui dire même qu'avant
 trois jours il serait sur le dos, mort,
 se luttin entendait cela dit au sorcier.
 Eh bien toi tu seras sur ton dos avant
 trois semaines; en même temps il s'agit
 du sorcier par le cois de son chepen,
 s'attire sur son dos et d'un mouvement
 brusque en se baissant il l'étale sur le dos.
 de la route en plein sur le dos. Ce pauvre
 sorcier eut mille peine a se relever et
 s'en alla en menaçant toujours l'autre d'un
 sort. Mais ce sort n'eut sans doute pas grand
 effet car ce luttin vit encore ~~l'autre~~ ~~luttin~~
 en! mort depuis long temps

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	1 font	2
2 —	2 —	4
2 —	3 —	6
2 —	4 —	8
2 —	5 —	10
2 —	6 —	12
2 —	7 —	14
2 —	8 —	16
2 —	9 —	18
2 —	10 —	20

5 fois	1 font	5
5 —	2 —	10
5 —	3 —	15
5 —	4 —	20
5 —	5 —	25
5 —	6 —	30
5 —	7 —	35
5 —	8 —	40
5 —	9 —	45
5 —	10 —	50

8 fois	1 font	8
8 —	2 —	16
8 —	3 —	24
8 —	4 —	32
8 —	5 —	40
8 —	6 —	48
8 —	7 —	56
8 —	8 —	64
8 —	9 —	72
8 —	10 —	80

3 fois	1 font	3
3 —	2 —	6
3 —	3 —	9
3 —	4 —	12
3 —	5 —	15
3 —	6 —	18
3 —	7 —	21
3 —	8 —	24
3 —	9 —	27
3 —	10 —	30

6 fois	1 font	6
6 —	2 —	12
6 —	3 —	18
6 —	4 —	24
6 —	5 —	30
6 —	6 —	36
6 —	7 —	42
6 —	8 —	48
6 —	9 —	54
6 —	10 —	60

9 fois	1 font	9
9 —	2 —	18
9 —	3 —	27
9 —	4 —	36
9 —	5 —	45
9 —	6 —	54
9 —	7 —	63
9 —	8 —	72
9 —	9 —	81
9 —	10 —	90

4 fois	1 font	4
4 —	2 —	8
4 —	3 —	12
4 —	4 —	16
4 —	5 —	20
4 —	6 —	24
4 —	7 —	28
4 —	8 —	32
4 —	9 —	36
4 —	10 —	40

7 fois	1 font	7
7 —	2 —	14
7 —	3 —	21
7 —	4 —	28
7 —	5 —	35
7 —	6 —	42
7 —	7 —	49
7 —	8 —	56
7 —	9 —	63
7 —	10 —	70

SIGNES ABRÉVIATIFS

DE L'ARITHMÉTIQUE

- moins;
- + plus;
- = égale;
- × multiplié par;
- : divisé par ou est à;
- :: comme;
- x nombre inconnu;